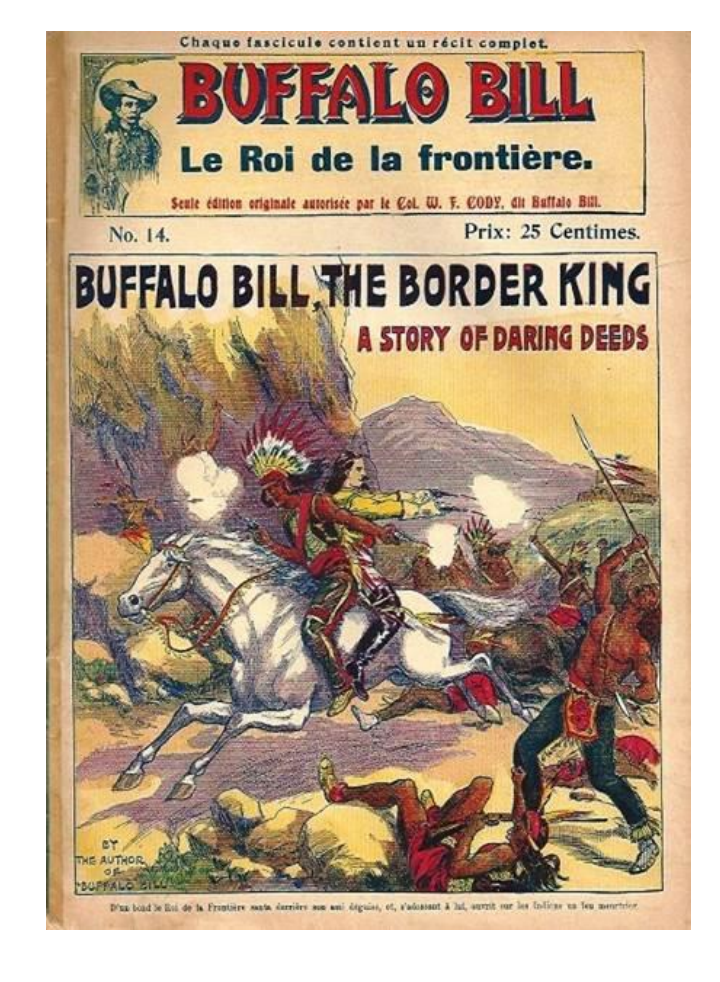


BUFFALO BILL

LE ROI DE LA FRONTIÈRE

Fascicule n° 14

1906-08

Table des matières

Qui se dévoue ?

— Y a-t-il quelqu'un dans vos rangs qui osent affronter la mort pour nous amener du secours ?

Brèves et nettes, ces paroles tombèrent, avec une résonance solennelle, des lèvres du Major Frank Baldwin, le Commandant de Fort Advance, dans le territoire, alors à peu près sans routes frayées, de l'Utah.

Un silence de mort s'appesantit sur tous ceux qui avaient entendu cet appel, si pressant dans sa sévère concision.

Appel qui venait de la bouche d'un homme intrépide, d'un homme qui s'était distingué dans la guerre civile et plus tard, sur la frontière, dans les luttes contre les Indiens.

Il fallait quelqu'un qui voulût risquer une mort presque certaine, pour sauver deux cents de ses semblables au moins, parmi lesquels une vingtaine de femmes et d'enfants, des mains cruelles des sauvages.

Autour du fort, hors de la portée des carabines, mais assez près pour être bien visibles, les guerriers rouges formaient comme une ceinture vivante ; ils étaient en face des défenseurs du fort dans la proportion de cinq contre un.

La situation était désespérée, car Fort Advance se trouvait au cœur même des déserts de l'Ouest, en plein pays indien, et le poste militaire le plus proche, d'où il pût attendre du secours, était éloigné de quarante milles.

Plusieurs soldats pleins de bravoure avaient essayé de franchir cette distance, et ils étaient morts devant les yeux de leurs camarades du fort.

On était étroitement investi et à tout moment on s'attendait à une nouvelle attaque.

Les munitions tiraient à leur fin, il fallait trouver un moyen de sortir de là.

De là l'appel du vaillant commandant.

Serait-il fait en vain ?

Il semblait devoir en être ainsi, car pas un homme ne sortait des rangs pour y répondre.

La mort était trop inévitable ; ce ne serait qu'une vie de plus sacrifiée inutilement.

Mieux valait encore mourir tous ensemble.

— Voyez là !

Ce cri résonna comme un coup de trompette, jeté par un officier du haut de la tour du guet.

Tous les yeux se tendirent dans la direction indiquée.

On aperçut un cavalier qui accourait comme le vent dans la direction du fort.

Il menait avec lui un cheval de somme.

Il montait une bête magnifique, et le cheval de somme qui galopait à son côté, était aussi un coureur de race. Ils bondissaient comme deux daims.

Les Indiens ne paraissaient pas moins surpris que les blancs de l'apparition de ce cavalier.

D'où venait-il ?

Qui était-il ?

Comment avait-il pu traverser presque entièrement les lignes indiennes sans être aperçu.

Et c'était certainement ce qu'il avait fait, car lorsque l'officier de la tour du guet le signala, ni balles, ni flèches, n'avaient été lancées contre lui.

À ce moment on le vit accélérer encore de l'éperon sa course vertigineuse, en droite ligne vers la grande porte du fort.

Il fallait qu'il eût bien choisi son endroit pour passer au travers du cercle de mort des Indiens, car il n'était encore poursuivi que par quelques guerriers, et il apparaissait au sommet d'une hauteur dont la pente se perdait dans une vallée, de l'autre côté de laquelle s'élevait une haute colline boisée où était perché Fort Advance.

Sans ralentir son allure, il tirait des coups de carabine autour de lui, épaulant avec autant de facilité à droite qu'à gauche.

Chaque fois qu'il pressait la détente sa balle frappait le but visé.

Le bruit de sa carabine était comme un glas de mort ; et lorsqu'elle ne tuait pas, elle mettait hors de combat.

Les poneys des Indiens paissaient dans la vallée, sous la garde de quelques hommes dispersés çà et là ; mais il n'y avait point de guerriers pour l'entourer ou lui barrer le passage.

Écoutez ! Les cris poussés par les Indiens en voyant cet audacieux sur le point de leur échapper, étaient effrayants et affolants.

Ce cavalier, qui les bravait avec tant de hardiesse et de résolution, leur inspirait une rage frénétique.

Ils déchargeaient sur lui leurs carabines et leurs arcs, mais à trop longue distance.

S'il était touché, il n'y paraissait pas.

Ses chevaux continuaient leur roulement de tonnerre sur le sol rocheux.

La crête franchie, il dévala la pente avec la même aveugle impétuosité qu'un buffle.

— Il n'arrivera jamais !

— Les gardiens des chevaux poussent leurs bêtes en avant pour lui barrer le passage.

— Qui est-ce ?

— Comme il va !

— Dieu garde le brave compagnon !

Telles étaient les exclamations des officiers du fort.

Les hommes poussaient des cris d'encouragement ou de crainte.

Les femmes étaient tombées à genoux sur la terre, et priaient Dieu d'épargner l'admirable garçon qui affrontait si vaillamment la mort.

Il montrait à la garnison du fort qu'il osait ce qui les avait fait reculer, lorsqu'on avait fait appel aux volontaires.

— Pourquoi n'abandonne-t-il pas son cheval de somme ? demandait un officier.

À ce moment, le Commandant éleva la voix.

— Capitaine Keyes, dit-il, prenez votre escadron pour dégager ce brave garçon.

— Avec plaisir, monsieur. J'allais le demander, répondit le Capitaine fort satisfait.

Le clairon sonna, et ses notes éclatantes se perdirent dans l'acclamation retentissante et farouche de deux cents voix, qui suivit ces mots d'un officier, une lorgnette aux yeux :

— C'est Buffalo Bill, le Roi de la Frontière !

Ce furent des hourras frénétiques qui accueillirent le nom de Buffalo Bill, des hourras où les voix flutées des enfants, les accents aigus des femmes et la basse profonde des hommes se gonflait et se mêlait en un chœur grandiose et émouvant.

Le Roi de la Frontière, comme on venait de l'appeler, entendit cette grande vague sonore.

Il comprit que c'était pour lui, et il agita son large sombrero, sans ralentir sa folle allure.

Buffalo Bill, le Roi de la Frontière, était le chef des éclaireurs du fort, et il était aussi un héros pour tous ceux qui le connaissaient.

Comme chef des éclaireurs de la place, il était toujours en reconnaissance aux alentours pour découvrir et signaler le danger.

Une semaine auparavant, il était parti pour Denver avec des dépêches importantes, mais il était revenu quelques heures après pour rapporter que les Indiens en grandes bandes battaient le pays.

Puis, il avait repris son chemin.

Le péril qu'il était venu signaler n'était que trop réel. On le vit, lorsque quelques jours plus tard, le fort fut investi.

On avait expédié des éclaireurs pour chercher du secours, mais pas un n'avait pu percer la ceinture de mort dont le fort était entouré.

Cette ceinture d'ennemis impitoyables se resserrait à chaque heure, les munitions étaient épuisées et tout le monde comprenait que c'était la fin s'il ne venait pas du secours.

Et voilà qu'arrivait Buffalo Bill, le Roi de la Frontière !

On pouvait dire qu'il venait de l'éclat ensoleillé de la vie pour entrer dans l'ombre de la mort.

Pourquoi le faisait-il ?

Question à laquelle nul ne pouvait répondre.

Mais le fait seul de sa venue était comme un rayon d'espoir.

Tous savaient ce que ce grand homme des plaines de l'Ouest américain avait accompli pour gagner son nom de Roi parmi ces hommes de la frontière, qui sont eux-mêmes des héros du type le plus noble.

Que pourrait-il faire à cette heure pour les aider dans leur grand besoin ?

C'était là le problème.

Mais tous espéraient qu'il pourrait faire beaucoup.

Tous éprouvaient en le voyant, un sentiment de soulagement, de délivrance anticipée.

Le Major Frank Baldwin eut lui-même un front moins sévère.

Il connaissait bien et depuis longtemps William F. Cody, l'Éclaireur, le « Scout » par excellence.

Il savait tout ce dont il était capable.

Enfant de la frontière, élevé on peut le dire, à l'ombre de la mort, combattant les Indiens depuis l'âge de dix ans, héros d'actes d'audace, d'aventures passionnantes, d'évasions inouïes qui se comptaient par centaines, doux comme une femme, mais sauvage dans le combat comme un lion des montagnes, il méritait le titre que ses camarades lui avaient conféré, et son arrivée dans la place investie valait une compagnie de renfort.

— Ce n’est pas la peine, Keyes, c’est Cody. Il passera, cria le Major Baldwin au Capitaine Keyes, comme ses hommes montaient à cheval.

Le Capitaine Edward L. Keyes était un magnifique type d’officier de cavalerie, toujours prêt à une rencontre corps à corps avec les Peaux-Rouges.

Le contre-ordre le désappointa.

Mais du moment qu’il était constaté que c’était Buffalo Bill, il tombait d’accord avec le Major Baldwin qu’« il passerait ».

De fait, le Roi de la Frontière avait tourné sa carabine à répétition vers les gardiens qui essayaient de pousser en avant de lui, la masse des poneys, pour obstruer son chemin.

Vif, sautillant, mais mortel était l’air qu’il jouait sur cet instrument. La justesse de son tir était merveilleuse pour un cavalier lancé à fond de train.

Sa carabine vidée, il la rejeta sur son dos, et un revolver dans chaque main, le hardi « scout » commença à se faucher littéralement un passage à travers le troupeau de poneys, qui ne tarda pas à s’ouvrir et à se précipiter à la débandade devant lui.

Les soldats poussèrent un nouveau hourra. Cette multitude de chevaux que poussaient maintenant le « scout » et sa bête de somme, arrivaient en « stampede » dans la direction des grandes portes du fort.

— Sortez et faites la haie !

Ouvrez les portes ! commanda le major Baldwin.

Les soldats obéirent ; le Capitaine Keyes et sa troupe s'allongèrent en deux lignes pour canaliser et recevoir les chevaux.

Les gardiens des Peaux-Rouges s'efforçaient de devancer le « stampede » pour l'arrêter ou le détourner ; mais vainement.

En conduisant leurs poneys dans la vallée, parce que l'herbe y était abondante, ils ne se doutaient guère qu'ils y trouveraient un piège improvisé par Buffalo Bill, qui, une fois de plus, se montra plus fin qu'eux.

Des centaines de poneys s'engouffrèrent dans le fort où on les parqua.

Immédiatement derrière eux arrivait le Roi de la Frontière, avec sa bête de charge.

— Attention tous ! cria-t-il d'une voix qui parvint à toutes les oreilles. Les Indiens chargent à pied pour essayer de pénétrer en même temps que leurs poneys.

Le Major Baldwin fit aussitôt placer tous les hommes à leur poste, et le Roi de la Frontière continua par ces mots qu'accueillit une joyeuse acclamation :

— Déchargez mon cheval de main. Je vous apporte des munitions.

— Que Dieu vous bénisse pour ces paroles, Cody !… Vous nous sauvez ! s'écria le Major Baldwin ; et il y eut un tremblement dans la voix du brave officier pendant que son regard se tournait vers le groupe des femmes et des enfants.

Puis, serrant vigoureusement la main du « scout », il dit :

— Mais, par le nom des Montagnes Rocheuses, où avez-vous pris ces munitions ?

— Là où je les avais cachées il y a plus d'un an, monsieur. Il y en a assez pour durer jusqu'à ce qu'il vous vienne du secours, car vous en avez envoyé chercher, naturellement ?

— Envoyé, hélas ! Il n'est mort que cinq hommes en essayant d'y aller, répondit tristement le Major.

Le visage de Buffalo Bill exprima l'anxiété et c'était une expression qu'on n'y voyait pas souvent.

— Je demandais un autre volontaire quand nous vous avons aperçu venir. C'est une trouée superbe et d'une audace désespérée, Cody.

— Je la referai, monsieur, car il nous faut du secours ! répondit le Roi de la Frontière d'un ton résolu.

Le Roi des Sioux.

Buffalo Bill avait à peine prononcé cette promesse d'aller affronter la mort et chercher du secours, qui fit vibrer d'espoir le cœur de tous ceux qui l'entendirent, que des cris d'alarme s'élevèrent : les Indiens arrivaient en grande force et dans toutes les directions : tous à pied, à part quelques chefs qui avaient mis la main sur des poneys égarés du troupeau.

Les munitions apportées sur le cheval de somme conduit par Buffalo Bill furent distribuées en hâte entre les défenseurs, avec ordre de ne point gaspiller la poudre, – de ne tirer que pour tuer.

C'est qu'en effet, pour cette troupe dévouée, la poudre était devenue aussi précieuse que de la poudre d'or, et les balles avaient pris la valeur des diamants.

Le Major Baldwin se posta dans la tour du guet, avec Buffalo Bill à ses côtés ; près d'eux se tenaient deux jeunes officiers pour leur servir d'aides de camp, et le clairon.

Tous étaient armés de carabines, et toutes les armes en surplus étaient chargées et prêtes à servir.

Les femmes formaient deux groupes, l'un destiné à recharger les armes, l'autre à aider le chirurgien auprès des blessés.

Le grouillement des Indiens s'avançant de la vallée ressemblait à l'énorme vague montante d'une mer rouge.

Ils rapprochaient leur arc de cercle, et prenaient leurs mesures pour enlever l'enceinte palissadée dans une charge violente et rapide comme un cyclone.

À mesure qu'ils avançaient, ils activaient le pas. Bientôt retentirent leurs sauvages, sinistres, épouvantables cris de guerre, et ils se précipitèrent en bonds fantastiques, s'annonçant par une pluie de flèches et une grêle de balles.

Cette charge était grandiose à voir.

Il semblait que rien ne fut capable de réfréner cet élan furieux.

Les soldats avaient leurs ordres et s'y conformèrent.

Pas une carabine ne partit avant que les quatre canons eussent vomi, avec un sourd grondement, la décharge tonnante de leur mitraille meurtrière. Ce fut le signal des volées de fusils, carabines et mousquets.

La fusillade devint incessante, dominée, de minute en minute, par la voix puissante et farouche des gros canons.

Les hourras des défenseurs du fort, le renâclement sauvage des poneys parqués et les hurlements démoralisants des Peaux-Rouges faisaient de ce coin de terre un véritable enfer.

Au-dessus de tout s'élevaient les notes du clairon transmettant les ordres du Major Baldwin, et par intervalle, le farouche et puissant cri de guerre du Roi de la Frontière, rappelant aux assaillants la présence du chef blanc redouté qu'ils appelaient Pae-has-ka, « La Longue Chevelure ».

Mais le naturel indien n'était pas capable de soutenir longtemps cette grêle mortelle de plomb et de fer ; la vague rouge se brisa contre les flancs de la colline, se tordit un moment comme en des convulsions d'agonie, puis se redressa en un mouvement de recul lent d'abord, mais qui ne tarda pas à s'accélérer jusqu'à devenir une folle débandade.

Toute cette puissante marée rouge était donc venue mourir sur les brisants d'acier, de fer et de plomb dont s'était entouré le fort.

Elle se retira, laissant dans son retrait, aux pentes des deux collines, un grand nombre de morts, quelques braves blessés et un chef à cheval.

C'était Cœur de Chêne, le grand chef de guerre, monté sur un puissant cheval de cavalerie, à robe blanche, qu'il avait capturé quelques mois auparavant.

Le cheval s'était mis en tête de rejoindre les blancs, et il emportait son cavalier vers le fort.

Le chef Cœur de Chêne, faisait de vains efforts pour l'arrêter.

Il se serait jeté à bas de sa selle, s'il avait pu le faire.

Mais il s'était pris lui-même en se passant autour du corps son lasso et en l'attachant à la selle d'ordonnance de son cheval, de telle sorte qu'il ne tombât pas sur le champ de bataille s'il était blessé ou tué.

Il avait perdu son couteau à scalper, et ne pouvait couper le lasso de cuir cru qui le retenait.

Il se tordait, jurait, sans doute, les jurons les mieux choisis de son jargon indien, hurlait comme un coyote blessé, en tirant sur les rênes et sur le lasso, et s'épuisait inutilement. Ni le cheval ne s'arrêtait, ni les liens ne se dénouaient.

Ses braves virent la position terrible où il se déballait et se précipitèrent pour le délivrer.

Mais Buffalo Bill avait remarqué avant eux le traquenard dans lequel le chef s'était fourré lui-même. Il était descendu en courant de la tour du guet, s'était jeté sur le dos de son cheval de bataille, couleur gris d'argile, Buckskin, avait réclamé l'ouverture de la porte et s'était élancé vers Cœur de Chêne.

Un moment après, le Roi de la Frontière était aux côtés du chef indien, lui braquant d'une main son revolver à la tête, et de l'autre saisissant la bride du magnifique cheval blanc ; et, sous le feu des Peaux-Rouges accourant au secours du chef, il entraînait son prisonnier vers la porte ouverte du fort.

Quelques obus pointés renvoyèrent promptement les Peaux-Rouges découragés sous le couvert des bois, en même temps que Buffalo Bill arrivait à l'intérieur de la palissade avec son captif, Cœur de Chêne, le Roi des Sioux.

Des acclamations assourdissantes saluèrent cette héroïque action et le major Baldwin, qui s'était approché pour accueillir le « scout » d'une chaleureuse poignée de main, lui dit :

— Encore un haut fait à votre crédit, Buffalo Bill. Ç'a été joliment mené !

Et il se tourna pour considérer le chef, que le « scout » était en train de délivrer du lasso, cause de sa capture.

Le Roi des Sioux se montra digne de son titre. Son visage était impassible et sa contenance intrépide était pleine d'une sauvage dignité.

Il avait été fait captif, humilié sous les regards de ses mille braves, mais il portait encore un air de défi en face de ses ennemis et il ne voulait point révéler à leurs yeux l'angoisse de son cœur.

— Et maintenant, Major Baldwin, je suis prêt à aller chercher du secours, dit simplement Buffalo Bill en laissant le chef indien pour se tourner vers le commandant.

Le plan de Buffalo Bill.

Il y avait dans la physionomie de Buffalo Bill quelque chose qui dit au major Baldwin que le « scout » avait formé un plan et qu'il désirait le lui communiquer.

Aussi lui dit-il :

— Venez avec moi Cody, nous allons causer de ça. Capitaine Keyes, ayez l'obligeance de vous charger du chef et de voir à ce qu'il soit bien traité.

Quand ils furent au quartier du Major, celui-ci dit :

— Est-ce sérieux que vous voulez renouveler cette tentative désespérée, Cody ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie, Major Baldwin.

— Personne ne se rend mieux compte du danger que vous.

— Et personne, – je le crois du moins, monsieur, – n'a plus de chance de traverser le danger.

— Je le crois aussi : cependant il y a beaucoup d'hommes de courage dont on pourrait supporter la perte

s'ils périssaient dans cette tentative, tandis que vous, vous ne pouvez pas être remplacé.

— Je vous remercie, monsieur, mais ma vie n'a pas plus de valeur pour moi que la vie d'un autre n'en a pour lui.

— Je le répète, nul ne peut remplir votre place, et si je trouve un volontaire, cela me fera plaisir.

— Le Capitaine Keyes désire partir, monsieur, mais…

— Oh ! oui, Keyes est un risque-tout que rien n'effraie ; mais j'ai refusé sa demande, ainsi que celle de quelques autres parmi le petit nombre de mes officiers.

— Alors je pars, monsieur.

— D'abord, parlez-moi de votre mission.

— J'ai remis vos dépêches, monsieur, et j'en ai d'autres pour vous. Puis au retour j'ai craint qu'il n'y eût des difficultés par ici, et sachant que vous aviez peu de munitions, je me suis rappelé la provision que nous avions dû enterrer un jour, dans une expédition avec le Capitaine Armes, où nos chevaux étaient si fatigués qu'ils ne pouvaient plus porter que demi-charge ; et je l'ai trouvée en bon état.

J'avais, un instant auparavant, tué un chef indien isolé qui croisait mon chemin et qui s'approchait de moi trop curieusement ; je trouvai dans son bonnet de guerre et le reste de son accoutrement un déguisement très utile, et son cheval était juste ce qu'il me fallait comme bête de somme.

Je fis donc ma toilette avec la dépouille de l'Indien, je chargeai le cheval, je m'orientai pour trouver l'endroit où je pourrais le plus facilement pénétrer dans les lignes, et tout alla bien jusqu'à la crête de la chaîne de collines en face.

C'est là que mes ennuis commencèrent, monsieur. Je me débarrassai de l'attirail du Peau-Rouge et je piquai ma course en avant… et me voici.

— Et je n'ai jamais vu fournir plus vaillamment une course. Aussi, de peur que quelques-uns ne vous connaissent pas encore le véritable Roi des hommes de la frontière, des « Bordermen », comme on dit, je crois que je vous ferai baptiser sous ce titre par le chapelain. Plaisanterie à part, vous vous êtes noblement conduit, Cody, et vous savez combien j'apprécie ce nouvel acte de courage : les munitions que vous apportez sont notre salut pour plusieurs jours. Mais vous avez arrêté un plan, je suis sûr ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, j'ai commandé à dîner pour vous, et pendant que vous mangerez nous pourrons causer.

— Merci, monsieur. Il est de fait que je me sens la taille un peu fine, je l'avoue ; car je ne me suis pas arrêté pour prendre un repas depuis hier.

— Vous voilà bien, dès que les autres ont besoin de vos services.

— Vivre et faire vivre, c'est la maxime de tout honnête homme, Major Baldwin.

— Oui, et vous vous conformez à cette règle excellente mieux que beaucoup de nos chapelains.

— Pour en revenir à ce qui nous occupe, quoique nous tenons le vieux chef Cœur de Chêne prisonnier, je suis sûr que cela n'amènera pas les Peaux-Rouges à composition.

Ils l'aiment, mais ils savent qu'il ne leur permettrait pas de souscrire à nos conditions par peur qu'il ne lui arrive du mal.

— Je crois que vous avez raison.

— Oui, monsieur. Par conséquent si vous voulez avoir un entretien avec lui, – car je sais qu'il parle bien l'anglais, et ce qu'il ne pourra pas comprendre, je le lui expliquerai en Sioux, – vous pouvez l'informer que vous le rendez à la liberté, n'ayant point le désir de lui prendre la vie, ni de punir un ennemi brave comme lui.

— Mais, pourquoi lui rendre la liberté ?

— Pour me permettre d'exécuter mon plan, monsieur.

— Comment ?

— Je monterai son cheval, ce blanc splendide qu'il a pris au Colonel Miles et qui n'a pas son supérieur sur la frontière pour la vitesse, le fond et les autres qualités d'une bonne monture.

Lui montera mon noir, qui commence à être insuffisant pour moi, et vous nous voyez d'ici sortir du fort côte à côte, car vous pensez bien, monsieur, que je tiens à le rendre moi-même à son peuple, pour en recueillir les actions de grâce !…

— Il me semble que vous plaisantez, Cody. En tout cas, je ne vois pas bien votre plan.

— Je le rendrai clair, monsieur, en vous disant sérieusement que je vais me peindre et m'accoutrer à la ressemblance du vieux Cœur de Chêne, puis je monterai son cheval et me dirigerai vers les lignes des Indiens.

De la main, je ferai signe à ces braves de s'écarter, comme si j'avais le désir d'être seul, et lorsque j'arriverai près du cañon qui traverse la chaîne des collines, je m'y engouffrerai à toute vitesse et je ne serai pas long à le traverser, vous pouvez me croire. Il n'y à rien dans toute leur bande qui puisse me dépasser ou m'attraper.

— Et le chef ?

— Vous le ferez sortir de l'enceinte, monsieur, juste au moment où je piquerai des deux pour le cañon. Cela jettera parmi les Indiens une confusion dont je profiterai.

— C'est un plan superbe et qui, je crois peut s'exécuter. Je ne vois même pas d'autre moyen de réussir dans cette expédition, qui est un véritable défi à la mort.

— Je crois, en effet, l'idée bonne. Il faut que la stratégie vienne en aide au courage.

— Oui, et je vois que vous êtes un homme à faire ce double effort.

— Major, peut-être, après tout, vaudrait-il mieux sortir sous mon aspect naturel, en compagnie de mon camarade, l'éclaireur Texas Jack, et que ce fût lui qui jouât le rôle du chef Cœur de Chêne.

Ça ressemblera davantage à ce que je vous disais en commençant, et les Indiens seront plus complètement trompés. En voyant leur chef avec moi, ils croiront que Cœur de Chêne a son plan qu'il ne faut pas troubler, et ils se tiendront à distance pour nous laisser passer, Jack et moi. Et s'il arrivait quelque anicroche il vaut mieux n'avoir pas tous ses œufs dans le même panier. Il en passera toujours bien un sur deux.

— Jack a été de service nuit et jour tous ces temps-ci. Cela ne l'a pas empêché de se présenter comme volontaire, mais j'ai refusé parce que j'avais besoin de ses avis. Il partira cependant. Comme vous le dites, il vaut mieux être deux qu'un seul. Pourquoi faut-il que ces deux-là doivent être justement vous et votre « pard » Texas Jack !

— Je pense que tout ira bien, monsieur. Mais l'essai ne nous en coûtera jamais, au pis aller, que la vie.

On manda donc Texas Jack : on lui fit connaître le projet qu'il adopta avec empressement.

Alors on gratifia Cœur de Chêne d'un uniforme et d'un chapeau à bords rabattus, tandis que son bonnet de guerre et son costume de peau de daim devenaient la parure de Texas Jack. Les « scouts » dînèrent. Buffalo Bill monta le cheval du chef indien et Texas Jack son cheval ordinaire ; et ils furent prêts pour cette expédition, qu'on pouvait appeler une chevauchée vers la mort.

On fit monter le chef sur le cheval noir de Buffalo Bill et on le garda, pour ne lui donner sa liberté que lorsque le Roi de la Frontière et son camarade atteindraient le point dangereux.

La périlleuse aventure.

Les Indiens déconfits s'étaient retirés à distance, jusqu'à leurs lignes de campement.

Mais ils maintenaient l'investissement du fort avec une rigueur qui montrait clairement leur résolution d'attendre l'heure de la revanche.

Les Peaux-Rouges blessés s'étaient traînés autant qu'ils l'avaient pu, vers leurs compagnons ; quant à ceux qui étaient trop mal en point pour bouger, les soldats les avaient transportés dans le fort, où ils recevaient des soins.

On laissa les morts où ils étaient tombés, pour les enterrer plus tard. On voulait voir d'abord comment allait tourner cette tentative de Buffalo Bill et de Texas Jack pour aller chercher du secours.

De leur côté, les défenseurs de Fort Advance n'étaient pas sortis indemnes du combat, plusieurs soldats avaient été tués et une demi-douzaine plus ou moins sérieusement blessés.

Cependant l'heure venait pour les deux « scouts » de se mettre en route.

Plusieurs officiers pressaient Buffalo Bill d'attendre la nuit ; mais il déclara qu'il serait absolument impossible alors de traverser à cheval les lignes indiennes.

Au dernier moment, le Roi de la Frontière et son ami Texas Jack changèrent de monture ; il était naturel en effet, que le chef des Sioux se montrât à son peuple sur son beau cheval blanc.

Beaucoup de soldats, qui n'étaient pas dans la confidence et qui n'avaient pas assisté aux préparatifs, prirent le « scout » du Texas pour le vrai Cœur de Chêne, tant le déguisement était exact.

— Pardonnez-moi, Major Baldwin, dit Buffalo Bill avant de s'éloigner, mais je crois qu'il faudrait un cordon de sentinelles en dehors du fort, quand viendra la nuit, et tous les hommes à leurs postes, car il se peut que les Peaux-Rouges s'approchent en rampant pour tenter un assaut à la pointe du jour.

— Je le ferai, Bill.

Au revoir, et puisse votre chance ordinaire ne pas vous abandonner cette fois ! Vous et Jack vous portez les espoirs de la garnison.

Les dames du fort étaient toutes présentes, elles s'avancèrent pour dire au revoir aux deux « scouts », en adressant au Ciel de ferventes prières pour leur succès.

Enfin Buffalo Bill donna le signal du départ, et ils sortirent silencieusement du fort.

— Nous nous porterons à gauche, Jack, car le mieux, c'est de nous avancer vers le cañon, dit Cody.

— Oui, mais nous ne prendrons notre élan que lorsque nous serons arrivés le plus près possible sans être découverts.

— Vous avez raison, Jack.

Aussitôt que les Peaux-Rouges commenceront à se mettre en marche vers nous, vous leur ferez signe de reculer, que c'est nous qui voulons aller à eux.

— C'est cela.

Mais qu'est-ce qu'ils pensent maintenant ? car ils nous voient, et ils se demandent ce que cela veut dire, que vous leur rameniez leur chef.

— Oui : je voudrais bien, moi aussi, savoir ce qu'ils pensent ; mais j'ai idée, Jack, que nous ne serons pas longtemps à avoir des éclaircissements là-dessus.

Texas Jack se mit à rire, et Buffalo Bill ajouta :

— Il est superflu de vous demander, Jack, si votre carabine et vos revolvers sont tout prêts à servir.

— S'ils sont prêts ! vous pouvez le parier, et quelques-uns de ces rouges sauront bientôt jusqu'à quel point.

Les deux hommes étaient aussi vigilants que les antilopes et aussi prudents. Mais ils étaient parfaitement de sang-froid, et prêts à voir la mort en face sans qu'un de leurs nerfs frémît. Ils marchaient lentement, sous les yeux attentifs et étonnés des Indiens.

Il était clair que les Peaux-Rouges ne comprenaient pas très bien, en voyant celui qu'ils supposaient leur chef revenir

vers eux en compagnie de leur ennemi redouté, le grand Pae-has-ka.

Ils commençaient à s'avancer en masse à leur rencontre, lorsque Buffalo Bill dit :

— Tenez-leur maintenant le langage des signes, Jack.

Pour ce fait, l'enfant du Texas leva d'abord une main, puis l'autre, la paume vers les Indiens, et les agita d'avant en arrière.

Ils hésitèrent, puis obéirent.

— Nous conduisons le jeu, jusqu'à présent, Jack.

— Oui : nous avons les mains pleines d'atouts, que nous jetterons quand on les demandera.

— C'est égal, je parierais gros que les gens du fort, là-bas, ne nous perdent pas de vue.

— Sans doute, et le cœur battant, Jack, pour l'amour de nous aussi bien que d'eux-mêmes.

— Et si le vieux Cœur de Chêne n'a pas compris notre stratagème et ne nous maudit pas tout bas en un sioux élégant et choisi, je veux manger son bonnet de guerre qui, soit dit en passant, est à peu près aussi confortable qu'une couronne de poirier sauvage épineux.

Buffalo Bill répondit en riant :

— J'avoue que votre sombrero sied mieux à votre genre de beauté, Jack ; mais vous l'avez bien voulu, et, d'ailleurs, avec un peu d'eau et de savon, vous vous retrouverez vous-même.

— Si je ne suis pas scalpé, ce qui est plus que probable. Car ce n’est pas à un pique-nique que nous allons, « pard » Bill.

— Non : mais nous faisons notre devoir, et si nous succombons, c’est toujours une satisfaction. Appuyons un peu plus vers le cañon.

Pendant ce temps, comme ils le supposaient, tous les yeux des habitants du fort étaient fixés sur eux, toutes les lèvres murmuraient une prière pour les deux héros.

Ils se rapprochaient toujours des Indiens, groupés de plus en plus nombreux en un point.

— C’est un mouvement que j’aime à leur voir faire, Jack. Fais leur donc signe qu’ils se tiennent ensemble.

Texas Jack, qui jouait admirablement son rôle de chef, fit le signe qu’on lui demandait et les Indiens se dirigèrent plus rapidement vers le point où ils supposaient que les deux cavaliers les rencontreraient.

— Nous sommes grandioses, Jack !

— Je vous crois, chef Cody !

— Quand nous serons à cet arbre en avant de nous, nous ferons notre effort.

— Je vous suis, Bill.

On arriva à l’arbre et le Roi de la Frontière dit d’une voix brève :

— Allons-y !

La Charge des deux Éclaireurs.

Le point choisi par Buffalo Bill pour franchir les lignes des Indiens était, en effet, le plus favorable.

Jusqu'à présent, le « scout » avait attentivement compté les poneys qu'il apercevait sur son chemin. C'est à peine s'il y en avait deux douzaines. Ils étaient tous dans le corral du fort. À l'entrée du cañon, il n'y avait, pour ainsi dire, personne. Les signes de Texas Jack en avaient éloignés le plus grand nombre. Il n'en faudrait pas moins en venir aux mains avec ceux qui restaient. Ils allaient tout à l'heure se trouver en face du gros des Indiens qui les attendaient, s'ils ne changeaient pas brusquement leur direction.

Au mot de Buffalo Bill : — Allons-y ! – Texas Jack sourit intrépidement, s'affermit sur sa selle, et les deux compagnons s'élancèrent comme des daims effarouchés. Au fort, le cœur des spectateurs leur battait jusque dans la gorge, et ils ne purent retenir un cri d'effroi lorsqu'ils virent le Roi de la Frontière et Texas Jack passer sans transition du pas à un galop effréné.

Les Indiens, qui croyaient toujours que leur chef, Cœur de Chêne accompagnait leur grand ennemi au visage pâle, ne comprirent pas tout d'abord et restèrent muets de stupéfaction. Mais ce ne fut qu'un instant. Une lumière se fit bientôt

dans leur esprit : le redoutable Roi de la Frontière leur avait, comme nous disons familièrement, monté un bateau.

Le résultat de cette découverte fut que des cris de guerre féroces sortirent de leurs lèvres, au grand émoi de la population du fort, et qu'ils se précipitèrent, comme un seul homme, vers le cañon en tirant des coups de fusil. Les « scouts » ne répondirent pas à leur feu. Ils gardaient leurs balles pour des cibles plus proches et plus sérieuses, pour la barrière humaine qu'ils allaient rencontrer à l'entrée du cañon.

Soudain Buffalo Bill leva sa carabine et les détonations se succédèrent.

Il tirait droit en face de lui, sur les Indiens qui obstruaient leur route.

Il y en avait peut-être une vingtaine d'assez rapprochés pour être dangereux. À la musique saccadée de la carabine de Buffalo Bill, plusieurs braves tombèrent. Lorsqu'elle s'arrêta, la carabine de Texas Jack reprit le refrain sur le même air, envoyant aussi des notes mortelles.

Ils arrivaient sur le groupe des rouges, que cette chaude fusillade forçait de se disperser.

Alors, laissant tomber les rênes sur l'arçon, un revolver dans chaque main, ils foncèrent impétueusement devant eux. Charge désespérée, que la disposition du terrain cachait au gros des forces indiennes, mais que l'on suivait du fort avec une émotion faite de crainte et d'espoir !

— Derrière moi, Jack ! Il faut qu'un de nous deux passe, vous savez ! cria le Roi de la Frontière.

Texas Jack obéit, et la course folle continua.

Un chœur de clameurs sauvages, le crépitement des revolvers, les sonores cris de guerre des deux « scouts » emplissaient l'air. Tout-à-coup, ceux du fort, passionnément attentifs à cette lutte inégale et d'autant plus grandiose, virent le cheval de Buffalo Bill chanceler et tomber, pendant que Texas Jack filait à fond de train. Un cri d'horreur s'échappa de deux cents lèvres pâlies, tandis que des centaines de gosiers sauvages, des deux côtés du cañon, poussaient un long et effroyable hurlement de triomphe.

Mais le Roi de la Frontière s'était relevé et, acculé, se défendait. Les hommes rouges s'abattaient sous son tir infaillible. Une minute ne s'était pas écoulée que les spectateurs du fort voyaient avec admiration et enthousiasme Texas Jack, sur le magnifique cheval du chef sioux, faire volte-face et se ranger à côté de Cody.

D'un bond, le Roi de la Frontière sauta derrière son « pard » et s'adossant à lui, une nouvelle paire de revolvers dans les mains, il protégea de son feu meurtrier leur double fuite. Juste à ce moment, Cœur de Chêne, le chef Sioux, sortait au galop du fort, et ceux des siens qui l'aperçurent, tout d'abord le prirent pour un soldat.

Cependant l'action de Texas Jack revenant chercher son chef et ami, le succès de sa manœuvre et la retraite des deux « scouts » dos à dos sur le beau cheval blanc, avaient été salués d'une telle acclamation par la population du fort, que l'attention des Peaux-Rouges fut attirée de ce côté. Tous virent alors leur chef, le reconnurent à ses appels répétés, et croyant qu'il s'évadait, s'empressèrent de courir à son aide.

Pendant ce temps-là Buffalo Bill et Texas Jack, emportés par les puissantes foulées du cheval blanc, disparaissaient dans le cañon.

L’as de Trèfle.

— Nous avons passé, Jack.

— Oui, « pard » Bill.

— Des blessures ?

— Une ou deux égratignures de flèches.

— Votre cheval noir a été tué sous moi, la pauvre bête !

— Oui : c’était un bon camarade… Paix à sa cendre ! Et vous, « pard » Bill ?

— Une balle m’a touché à l’épaule : j’ai eu quatre flèches dans les vêtements… Nous avons de la chance.

— Si nous en avons ! On peut le parier sans risquer de perdre… Mais maintenant, qu’est-ce qu’il y a à faire ? Nous n’avons plus qu’un cheval.

— J’y pensais.

— Et vos pensées ?…

— Nous ne pouvons continuer le voyage, deux sur un cheval.

— Non, sans doute.

— Il faut que l'un de nous pousse en avant pour chercher du secours.

— Certainement.

— Il n'y a pas de danger que les rouges nous suivent ; il ne leur reste guère de poneys, et ils savent tous ce que ce cheval peut faire.

— Et nous aussi, nous le savons.

— Eh bien, je continuerai, dès que nous aurons fait halte à la rivière devant nous, pour nous redonner un peu forme humaine ; et vous, vous pourrez faire une reconnaissance dans les environs jusqu'à ce que je revienne avec les secours du Poste militaire Résistance.

— « Pard » Bill ?

— Oui ?

— Ils ont besoin de tous les fusils disponibles, au Fort, vous savez.

— À coup sûr.

— En faisant des reconnaissances ici et dans les environs pendant deux jours, je ne peux pas faire grand'chose de bon.

— Pas grand'chose en effet.

— Eh bien ! comme je n'ai pas de vivres pour ainsi dire, et qu'au fort on est dans l'anxiété de savoir si nous sommes passés ou non, je vais attendre jusqu'à la nuit, et alors je retraverserai les lignes des Peaux-Rouges et je rentrerai au fort.

— Vous ne ferez pas une chose pareille, Jack Omohundro !

— Pourquoi non ?

— Il n'y a plus aucun danger maintenant à aller chercher du secours. Donc, c'est moi qui retournerai au fort, et vous qui irez à Résistance, car c'est moi qui vous ai mis là-dedans.

— Oui, et c'est vous qui cherchez toujours les difficultés pour vous y mettre et en écarter les autres.

Non, Chef des « scouts », Buffalo Bill, Roi de la Frontière, c'est moi qui ai suggéré l'idée de retourner et c'est moi qui retournerai, tandis que vous poursuivrez votre chemin.

— Non !

— Vous savez que je parle parfaitement leur jargon.

— Oui, et moi aussi.

— Je suis déjà en train de faire l'Indien.

— Ça se peut, mais il ne me faut pas longtemps pour changer de plumage.

— C'est moi qui dois retourner, « pard » Bill.

— Écoutez, Jack : j'admets qu'on ait besoin de l'un de nous au fort et que l'un de nous doive retourner, mais le risque est grand, et c'est pour cela que vous le réclamez ; tandis qu'il n'y en a aucun à aller jusqu'au poste militaire. Eh bien ! dans ces conditions, j'use de mon privilège de chef et je vous envoie à Résistance.

— Bien ; à une condition.

— Laquelle ?

— J'aime les jeux de hasard et vous aussi. Eh bien, j'irai si la chance m'est défavorable. Nous allons tirer au sort.

— Ça ne me plaît pas beaucoup.

— C'est aussi bien pour vous que pour moi. Donc, quand nous serons au cours d'eau, nous organiserons un jeu de hasard pour savoir lequel de nous deux s'en retourne.

— Soit ! Ma veine ne m'abandonnera pas.

— Bah ! moi aussi je suis un peu l'enfant de la fortune.

Ils ne tardèrent pas à rencontrer la rivière ; ils mirent pied à terre, pansèrent mutuellement leurs légères blessures et se partagèrent avec parcimonie leurs rations, car ils n'avaient pas emporté beaucoup de vivres. Alors Buffalo Bill dit :

— Maintenant, nous allons tirer au sort pour voir qui va plus loin. Mais je voudrais bien un jeu de cartes.

— J'ai bien ce que les gars appellent une Bible de prison, dit Texas Jack, en tirant d'une poche intérieure un paquet de cartes à jouer. J'ai toujours trouvé que c'était utile en des occasions.

— Bon, mais nous n'avons pas le temps de faire une partie : je vais donc battre, vous couperez le jeu en deux parties égales, et celui qui aura l'as de trèfle ira au fort.

— Ça va, pard Bill ! l'idée est bonne. Battez-les bien, quoique je sois sûr du jeu.

— Ne levez pas tant la crête, mon jeune coq du Texas ! J'ai beaucoup de chance au jeu, moi aussi.

Ils plaisantaient d'un ton léger, ce qui ne les empêchait pas de savoir quelle terrible épreuve aurait à traverser celui qui essaierait de retourner au fort.

Mais ils savaient d'un autre côté que le Major Baldwin avait besoin de l'un d'eux pour l'aider de ses conseils et aussi de sa carabine. Ils comprenaient en outre, que la nouvelle que l'un d'eux, après avoir heureusement traversé les lignes indiennes, allait chercher du secours, mettrait une note de joie dans l'anxiété de la garnison.

Ajoutez à cela qu'ils n'avaient qu'un cheval. C'étaient plus de raisons qu'il n'en fallait pour les décider à courir le risque. Buffalo Bill battit les cartes, Texas Jack les divisa en deux paquets égaux, et, le visage souriant, ils entamèrent le jeu qui devait décider lequel s'exposerait à la mort sous sa forme la plus effroyable.

Dès les premières cartes, Buffalo Bill montra qu'il avait au moins deux as en mains.

— Et moi j'en ai un,… l'as de trèfle ! s'écria Texas Jack.

Il avait l'air triomphant, et l'autre désappointé.

— Je vous ai dit que j'étais un enfant de la Fortune, Camarade Bill !

— C'est bien, je cède, Jack : et puisse la même veine vous faire passer sain et sauf.

— J'arriverai là-bas sur mes deux pieds, ou les rouges apprendront, à leur dam, que j'ai essayé.

— Oui, la garnison aussi le saura, croyez-le, Jack.

Et maintenant, je pars. C'est le moment pour le cheval blanc de montrer qu'il sait faire fuir l'espace derrière lui. Le temps de rassembler les hommes est venu, et je reviens avec du secours.

— Oui, je sais bien que vous mènerez cela tambour battant.

— Allons ! au revoir, Jack, mon vieux « pard », et… et… et si vous succombez, j'aurai soin, pour vous venger, qu'il y ait des mânes de Peaux-Rouges allant sur le même sentier que vous vers les Heureux Territoires de chasse.

— Je sais cela, Bill !

Ni l'un ni l'autre n'osèrent en dire davantage ; leurs mains se serrèrent dans une robuste et cordiale étreinte, et Buffalo Bill se hâta d'aller où paissait le magnifique cheval blanc. Il sauta sur son dos et, se laissa emporter par les longues foulées de son galop rapide.

Au bout d'un instant il regarda en arrière.

Texas Jack était toujours debout, dans la posture d'un chef indien, silencieux et pensif.

Ils échangèrent encore un adieu d'un geste de la main, et le Roi de la Frontière disparut aux yeux de Texas Jack qui commença à se préparer à sa tâche, car la nuit n'était plus loin.

La mort bravée.

Texas Jack avait vécu dès sa première jeunesse, dans un rancho du Texas, puis il avait été « scout » dans l'armée des Confédérés, où il s'était brillamment distingué.

Plein de gaieté naturelle, admirablement bâti, fort comme un ours gris, intrépide jusqu'à la plus insouciante témérité, avec cela beau garçon, il avait paru à Buffalo Bill, lorsque celui-ci gardait les troupeaux dans le Kansas, et possédant tout ce qu'il fallait pour devenir son camarade le plus intime, son « pard » favori, il l'avait fait entrer plus tard comme « scout » dans l'Armée des États-Unis.

Tel était l'homme qui mettait maintenant sa vie en jeu, pour retourner donner son aide à la garnison de Fort Advance. Tout en ayant pleine conscience de ce qu'il avait à craindre, il espérait, à la faveur de son déguisement et du voile de la nuit, passer inaperçu à travers les postes indiens.

S'il était pris, il n'ignorait pas qu'il aurait pour sort de mourir dans les tortures, car il était bien connu de tous les Sioux pour leur ennemi mortel. Il savait parler la langue des Sioux ; c'était là une chose à son avantage, et comme les Indiens ne sont pas enclins à faire des questions sans cause, il se pouvait qu'il passât sans être questionné.

Il se forma rapidement un plan et se mit tout de suite en devoir de l'exécuter. Il rechargea son rifle, – comme les Américains appellent une carabine, – et ses revolvers, fit jouer son couteau dans sa gaine, et se dirigea avec la plus grande prudence vers la crête d'une des murailles rocheuses du cañon.

Il ne crut pas devoir essayer de revenir en traversant de nouveau celui-ci. Il s'y trouverait, sans doute, trop d'Indiens, et il n'avait nul désir de se montrer sociable avec eux pour le moment.

La nuit le surprit, comme il atteignait sur la crête un endroit boisé, d'où il voyait la rangée de hauteurs qu'il voulait suivre, la vallée qu'il avait à traverser et le fort sur la colline. Il faisait encore assez jour pour qu'il pût distinguer le cercle des Peaux-Rouges investissant le fort, mais hors de la portée de son feu. De place en place ils formaient des groupes, puis il y avait un simple cordon, et ailleurs, là où le terrain était rocailleux et d'accès difficile, des sentinelles plus ou moins espacées.

De son observatoire, Texas Jack choisit le point où il porterait son effort pour franchir les lignes. C'était là où les sentinelles indiennes étaient en petit nombre et le plus éloignées les unes des autres. À la base des collines, à deux milles environ du fort, le gros de l'armée indienne avait son camp. On apercevait une cinquantaine de poneys paissant dans la vallée, surveillés par une double garde.

La perte de leurs poneys avait été un rude coup pour les Indiens et Texas Jack savait bien qu'ils seraient d'autant plus acharnés, dans l'espoir de les reprendre.

Plus loin, là où brillaient des feux de bivouac, l'éclaireur se dit que c'étaient les quartiers du chef Cœur de Chêne, et qu'il s'y tramait certainement des projets perfides et diaboliques.

Un instant, sa pensée se reporta vers le Roi de la Frontière dévorant l'espace pour ramener du secours. Après avoir attendu avec la patience imperturbable d'un Peau-Rouge l'épaississement des ténèbres, le scout reprit enfin sa marche. Il avait soigneusement pesé toutes les chances pour et contre lui.

Il allait maintenant les courir. Il lui semblait que le spectre de la Mort marchait à ses côtés, mais il avait toujours un secret espoir de le laisser en arrière.

Il avançait le long des hauteurs lentement, avec les précautions et la prudence d'une panthère avant de bondir sur sa proie. Il arriva enfin au point où il devait, par une pente raide et abrupte, descendre dans la vallée.

Tout était silencieux comme la tombe.

Pas un Indien ne bougeait, autant qu'il pouvait s'en apercevoir.

Peu causeurs de leur naturel, ceux qui étaient près de lui, de chaque côté, le long de son chemin, ne parlaient pas plus que des fantômes.

Mais les Indiens qui s'attendaient à ce que quelqu'un du fort essayât encore de forcer le passage, parce que la garnison ne pouvait savoir si Buffalo Bill et son compagnon avaient réussi, étaient aussi vigilants que des chiens de prairie.

Tout-à-coup, une figure se dressa devant lui.

C'était un chef indien, à s'en rapporter à son bonnet de guerre, et il faisait évidemment une ronde d'officier.

Il n'était pas à plus de quinze pas.

Où pouvaient être les autres, qu'il devinait autour de lui, Texas Jack ne le savait pas au juste.

Le chef s'arrêta et parut écouter.

Son visage était tourné vers les lumières du fort lointain.

Le « scout » s'avança encore avec les mouvements silencieux d'un chat.

Ce chef lui barrait le chemin, il fallait l'écarter, – tout au moins le rendre muet.

— Je déteste de frapper dans le dos, même un Indien, mais il le faut.

Et sur cette réflexion, il lança sa main gauche en avant, saisit la gorge du Peau-Rouge dans une étreinte de fer, et, de l'autre lui plongea profondément son couteau dans le dos.

Un bruit de respiration étouffée, un spasme, et l'Indien était mort.

Texas Jack laissa doucement le corps s'allonger à terre, prit la carabine, l'arc et les flèches, « pour s'y reporter au besoin » se dit-il avec une sorte de bonne humeur lugubre, et continua sa route, enhardi.

Il avait peut-être fait cent mètres, lorsqu'il vit d'autres formes devant lui.

L'une était debout, l'autre couchée sur le sol.

Abattre l'une d'une flèche, c'était provoquer un hurlement d'alarme chez l'autre.

Il fallait qu'il jouât son rôle d'Indien.

— Ugh ! dit-il, et il passa hardiment près d'eux.

Il n'eut pas besoin d'éprouver la pureté de son sioux en leur tenant un discours. Il ne demandait, d'ailleurs, pas mieux que de ne rien dire, pourvu qu'ils en fissent autant.

Il imitait la démarche d'un Indien, et avec son bonnet de guerre, il avait bien, comme il le désirait, l'air d'en être un.

À travers les lignes d'investissement.

Il était heureux pour Texas Jack que les Indiens n'eussent pas de questions à faire à leur chef.

Ils répondirent simplement de la même manière à son salut guttural et le laissèrent passer.

Jusque-là il avait lieu d'être heureux de son succès.

Mais il ne se relâchait pas plus de ses précautions que s'il devait faire encore des vingtaines de rencontres du même genre.

Comme il traversait la vallée, il vit un Indien à cheval qui venait de son côté. C'était sans doute, un chef, faisant sa ronde.

S'il voyait Jack, il pouvait vouloir le consulter.

Mais justement Texas Jack n'éprouvait aucun besoin de consultation.

Il n'osait pas courir ; il se laissa donc tomber, espérant que l'Indien le prendrait pour une broussaille ou une pierre.

Mais le cavalier s'approchait d'une façon dangereuse… il était si près que Jack ne se sentait pas tranquille.

Le « scout » était un tireur infaillible à l'arc non moins qu'à la carabine et au revolver.

Pour se débarrasser de cet ennemi, il lui fallait une arme muette ; l'arc et les flèches du chef mort se présentaient fort à propos, et Texas Jack en usa.

Il fixa une flèche sur la corde de l'arc, et, toujours couché, attendit que l'Indien fût presque sur lui. Alors il tendit l'arc et lâcha la flèche avec une grande force.

Il visait à percer la gorge, de façon à étouffer tout cri.

Mais la flèche frappa plus bas et n'arrêta pas un farouche hurlement de mort, qui résonna lugubrement dans la vallée silencieuse.

D'un bond, Texas Jack saisit la bride du poney, et comme le cavalier rouge tombait d'un côté, il sauta de l'autre sur le dos du cheval.

Puis, il s'élança à toute vitesse vers le fort.

Au cri du blessé à mort, des lamentations ; des hurlements, des cris répondirent. Les Peaux-Rouges avaient compris ce qui se passait.

Un homme blanc tentait à tout risque de forcer leurs lignes et avait donné le coup de la mort à un de leurs guerriers qui lui barrait le chemin.

La ligne extérieure des sentinelles du fort avait entendu ce cri lugubre et l'alarme avait été donnée.

Poursuivi par les clameurs et les coups de feu des Indiens, Texas Jack pressait tant qu'il pouvait son allure, s'éloignant, indemne jusque-là, de la zone dangereuse.

Cependant il y avait, çà et là, dans les environs du fort, de jeunes braves qui s'approchaient en rampant, espérant pouvoir tirer sur une sentinelle.

En entendant ces cris, ils se replièrent en toute hâte sur leurs lignes.

L'un d'eux vit le « scout » montant la colline au galop. Il fit feu rapidement.

Le « scout » riposta non moins vite.

Les deux coups portèrent : l'Indien tua le poney de l'éclaireur et l'éclaireur tua l'Indien.

Bien qu'ébranlé par sa chute, Jack fut sur ses pieds en un instant et courut à perdre haleine vers le fort. Il pensait bien qu'il devait y avoir un cordon de sentinelles à l'extérieur. Il rassembla toutes ses forces pour crier :

— Ho ! les hommes, je suis Texas Jack !

Une acclamation lui répondit.

Elle courut le long de la ligne des sentinelles avancées, fut reprise en écho par les sentinelles derrière la palissade et se prolongea parmi les soldats du fort.

Quelques minutes après, les portes s'ouvraient pour laisser passer Jack.

Tout fier de ce qu'il venait d'accomplir, comme il avait le droit de l'être, il cria en langage de boxeur :

— Légèrement défiguré les enfants ! mais encore dans le ring, et toujours d'attaque !

Le Major Baldwin était là pour le recevoir. Il lui demanda avec anxiété :

— Et Cody ?

— Là-bas, sur la route de Résistance, monsieur.

Un hourra salua cette nouvelle.

— Son cheval noir a été tué au cañon, monsieur, et nous avons joué une partie pour savoir qui viendrait ici vous aider ; c'est moi qui ai gagné.

Un silence suivit ces paroles. Tous étaient trop profondément émus pour parler ou acclamer.

De quelle trempe étaient ces deux « scouts » qui jouaient aux cartes à qui risquerait sa vie pour revenir au fort !

— J'espère que vous n'avez pas été blessé en chemin, Jack, malgré tout le joli remue-ménage que vous avez occasionné dans les campements indiens, dit le Major Baldwin.

— Eh oui ! ne sont-ils pas devenus enragés pendant quelques minutes, figurez-vous, Major ! Mais je n'ai eu qu'une secousse… j'étais devenu trop fier pour aller à pied, et le poney que j'avais pris a piqué une tête en avant avec une balle indienne dans le corps. D'ailleurs, il y eut quelqu'un de plus blessé que moi, je vous le garantis et je ne me plains pas du tout, car la chance est venue sur mon chemin.

— Et sur le nôtre. J'ai besoin de votre aide, Texas Jack. Bien que tous mes officiers et mes hommes soient solides comme de l'acier et connaissent leur affaire, votre expérience a un grand prix, sans parler de votre carabine, quand vous la mettez en action. Votre arrivée et la certitude que

Buffalo Bill a traversé heureusement nous donnent grand espoir, je peux vous le dire.

Et priant Texas Jack de l'accompagner, le Major Baldwin rentra chez lui, où il se fit raconter par le « scout » leur poussée téméraire à travers le cercle de mort.

Le secours en marche.

Le Roi de la Frontière n'épargnait pas son cheval blanc, car s'il le poussait si durement, c'était pour sauver bon nombre d'existences. Il avait connu ce cheval lorsque c'était la bête favorite du Colonel Nelson A. Miles, et il savait bien ce dont il était capable.

Cœur de Chêne l'avait capturé en attaquant un camp militaire, et le Colonel Miles avait dit à Cody de le reprendre à son nouveau maître, ajoutant :

— Je vous le donne, Cody !

Et voilà qu'il avait maintenant entre les jambes ce coureur au corps allongé, aux membres vigoureux, vite comme un daim, infatigable comme un limier.

— Le Colonel avait l'habitude de t'appeler « Runaway », comme qui dirait Cours-toujours ; je ne sais pas de quel nom Cœur de Chêne t'avait baptisé, mais je t'appelle, d'après ton maître peau-rouge, Chef, dit le « scout » à cette bête superbe.

Les heures succédaient aux heures, les milles aux milles, et le noble coursier blanc allait toujours à la même allure.

Lorsque l'obscurité tomba, Buffalo Bill fit halte près d'un cours d'eau, enleva à Chef la selle et la bride pour le reposer,

et lui permit de tondre l'herbe luxuriante qui formait là comme un tapis de velours.

Alors l'éclaireur mangea silencieusement son souper froid, et s'étendit pour prendre un peu de sommeil, plutôt à cause de son cheval que pour lui-même ; une heure après, il était remonté en selle.

Il connaissait bien la route et il comptait qu'au même pas il serait à Résistance avant le jour. Il y fut en effet, quoique cheval et cavalier fussent très fatigués lorsqu'ils aperçurent les lumières du fort.

— Halte ! Qui vive ? cria la sentinelle.

— Éclaireur Cody, avec des dépêches importantes ! répondit-il vivement.

Admis dans la place, il dit rapidement à l'officier de service pourquoi il venait, et une minute plus tard il était en présence du commandant, le Colonel Royall, qui avait quitté son lit en hâte pour le voir.

En son langage élégant et précis, le Roi de la Frontière expliqua exactement la situation. L'énergique commandant donna aussitôt l'ordre à son adjudant de faire prendre les armes à deux escadrons de cavalerie et à deux compagnies d'infanterie montée, et, avec deux canons de campagne, de partir au secours de leurs camarades, emportant dans des fourgons des munitions supplémentaires.

Le Capitaine Alfred Taylor, du cinquième de Cavalerie, reçut le commandement de l'expédition et ordre de partir d'ici une heure.

Lorsque Buffalo Bill eut raconté au Colonel comment Jack et lui, avaient trompé les Indiens et traversé leurs lignes, l'officier répondit :

— Nouvelle preuve, Cody, que vous êtes bien le Roi des « Bordermen ». Mais maintenant, mangez un morceau et reposez-vous : mes éclaireurs guideront le détachement jusqu'à Fort Advance.

— Je vais manger, Colonel, mais je ne dormirai pas, je n'ai pas le temps, je retourne avec le Capitaine Taylor, répliqua-t-il.

— Mais vous ne pouvez pas y résister, Cody.

— Oh ! si, je peux.

Et lorsque l'expédition sortit du poste militaire de Résistance, Buffalo Bill chevauchait en tête comme éclaireur et guide, escorté d'une demi-douzaine d'autres hommes en peau de daim désignés par le Colonel Royall.

Le jour se levait lorsque le signal du départ fut donné, et ils fournirent une étape d'une couple d'heures à vive allure, avant le commandement de : halte ! pour le déjeuner.

Ils reprirent leur trot rapide jusqu'à midi, et eurent une halte plus longue pour le dîner. Pendant ce temps, Buffalo Bill, après avoir avalé quelques bouchées, prit les devants avec deux éclaireurs, pour voir ce qui se passait chez l'ennemi.

Il savait qu'une autre étape de trois heures les amènerait en vue des Indiens qui investissaient le fort et, outre qu'il était très désireux de faire arriver les secours le plus tôt possible, cela ne lui déplaisait pas de pouvoir dire qu'il avait traversé la ligne d'investissement, avait fait cinquante milles

pour aller au poste militaire, et était revenu avec trois cents soldats, le tout en trente heures.

D'un autre côté Buffalo Bill était inquiet de la garnison de Fort Advance, car il était sûr que les Indiens, sachant qu'il ramènerait du secours, brusqueraient l'attaque du fort avec toute l'impétuosité et l'acharnement dont ils étaient capables.

Cependant ils ne devaient pas s'attendre à ce que ces secours vinssent si tôt, et comme Cœur de Chêne ignorait que des renforts considérables étaient arrivés la veille même au poste militaire, il ne pensait pas que le Colonel Royall pût s'affaiblir de plus d'un escadron de cavalerie pour aider Fort Advance.

Cœur de Chêne se croyait prêt à combattre et à mettre en déroute une force de cette importance.

Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans l'esprit du Roi de la Frontière pendant qu'il allait en avant avec les deux éclaireurs.

Ils n'avaient pas fait un grand nombre de milles lorsqu'ils arrivèrent à une coupure dans une chaîne de hautes collines, et Buffalo Bill s'arrêta soudain.

— Écoutez ! ils attaquent le fort, mes garçons ! Retournez à toute bride, Judd, et pressez le Capitaine Taylor.

Le « scout » Judd s'élança et Buffalo Bill et le « scout » Barney s'empressèrent de franchir l'étroit défilé.

Une fois de l'autre côté de la chaîne, ils entendirent distinctement le grondement des canons de Fort Advance et le crépitement de la fusillade. Deux milles plus loin Buffalo Bill s'arrêta de nouveau et écouta attentivement.

— Il fait chaud là-bas, dit-il. Le vieux Cœur de Chêne est résolu à prendre le fort. À la façon dont le feu est nourri, ou plutôt ne l'est pas, je vois que le Major Baldwin est à court de munitions. Retournez donc en toute hâte, Barney, et dites au Capitaine Taylor d'arriver, quand il devrait faire crever tous ses chevaux. Pour peu qu'on attende, il sera trop tard.

Le « scout » Barney s'éloigna ventre à terre, et le Roi de la Frontière reprit sa marche vers le fort, le visage pâle et grave.

Fuite et combat.

Le Capitaine Taylor rejoignit Buffalo Bill à moins de trois milles de Fort Advance.

Ses chevaux étaient blancs d'écume. Il avait avec lui cinquante cavaliers peut-être, le reste, y compris l'infanterie montée et les canons, s'échelonnait sur une distance de plusieurs milles, tous poussant leurs montures tant qu'elles pouvaient aller.

— Cœur de Chêne n'attend pas de secours pour le fort avant quelques heures, Capitaine Taylor, aussi jette-t-il désespérément toutes ses forces dans l'attaque. Puis-je prendre quelques hommes, monsieur, et me porter en avant, pendant que vous formerez vos troupes à mesure qu'elles arriveront ?

— Oui, certes, Cody. Vous montrerez du moins que le secours approche. Allez et que Dieu vous protège, mon brave garçon. Prenez tous les hommes dont les chevaux peuvent fournir la course, répondit le vaillant Capitaine.

— Et vous, mon Capitaine, envoyez les cavaliers dans la vallée par le cañon, et l'infanterie avec les canons le long de la crête. Les éclaireurs Judd et Barney vous guideront, puisque vous m'avez dit que vous ne connaissez pas la localité.

— En effet, je ne la connais pas. C'est bien, allez !

Buffalo Bill partit avec deux lieutenants et une quarantaine de cavaliers se pressant derrière son cheval.

Un moment après, ils se précipitaient le long de la crête et arrivaient droit en vue du fort. Les Sioux furent surpris, ils n'avaient en effet aucune idée que les secours fussent si près.

Pour les vaillants défenseurs du fort ce fut une grande joie, car ils étaient au bout de leurs munitions, et Cœur de Chêne et ses braves les pressaient de plus en plus étroitement.

Une heure encore, – une demi-heure peut-être – et la lutte corps à corps, c'est-à-dire le massacre des blancs aurait commencé.

Cœur de Chêne voyait ses desseins déjoués.

Mais il fut beau joueur jusqu'au bout. Quoique pris entre deux feux, il ne permit pas à ses guerriers de se débander dans le désordre d'une panique.

Il les rallia, les forma en une colonne compacte avec quelques guerriers à cheval sur ses flancs, et il commença un mouvement circulaire autour de la colline où se dressait le fort, pour gagner un bois épais, plus loin.

Le Lieutenant Dick Danforth, qui commandait l'avant-garde des troupes de secours, se tourna vers Buffalo Bill et lui dit :

— Qu'allons-nous faire, Cody ?

Le Roi de la Frontière écouta un moment. Entendant la lourde marche précipitée et rythmique des cavaliers qui s'avançaient, il dit :

— Le secours arrive rapidement, il serait peut-être bon de les charger, monsieur ; la cavalerie du fort sortira pour nous soutenir, et les Sioux ont besoin d'une leçon.

— Bon ! Clairon, sonnez la charge ! cria l'officier.

Une minute après, les cinquante cavaliers dévalèrent la colline avec un bruit de tonnerre, courant sus aux Indiens, qui, à pied, ne se mouvaient que lentement.

Toutefois, ils battaient en retraite en bon ordre, avec un courage obstiné. Soudain la tête de leur colonne tourna dans la direction de la rivière à un mille de là. Ils pouvaient, du moins, s'échapper de ce côté, la vie sauve, et le chef Cœur de Chêne, choisissait bien son chemin.

Mais les cavaliers les serraient de près. Le Capitaine Ed Keyes avec deux escadrons sortait du fort et se joignait à la poursuite, sabre haut, pour combattre corps à corps à l'arme blanche, puisqu'ils avaient dépensé toutes leurs munitions.

— Trois hourras pour Buffalo Bill ! cria le Capitaine Keyes, lorsque les deux détachements se rencontrèrent ; et secourus et secoureurs les poussèrent à l'envi.

— Cody, vous nous avez sauvés ! reprit Keyes ; et, reconnaissant les officiers commandant la troupe de secours, car ils étaient de son vaillant régiment, il s'écria :

— Danforth, Mercer, je vous salue, vous et vos hommes qui sont magnifiques. Que Dieu vous protège ! Allons ! aiguisons notre acier sur ces cuirs rouges !

Et, comme son grade lui donnait le commandement sur les deux autres officiers, il prit la tête de la charge. En même temps, l'artillerie du Capitaine Taylor, mise en batterie sur la hauteur, ouvrait le feu et envoyait obus sur obus dans la colonne des Indiens, maintenant en pleine fuite.

De l'autre côté de la vallée, on voyait le reste de la cavalerie et l'infanterie montée, en ligne et se hâtant de venir prendre part à ce combat pendant une fuite.

— Nos canons et nos rifles sont muets, car nous n'avons plus de munitions, Danforth, cria le Capitaine Keyes. Mais nos lames sont affilées… Allons-y !

Ce fut une charge grandiose. Le Capitaine Keyes frappait à coups redoublés dans cette masse d'hommes rouges, avec le Roi de la Frontière à son côté, et Texas Jack qui accourait sur leurs talons.

Soudain les Sioux s'arrêtèrent et firent volte-face pour une décharge générale qui ne fut pas sans de douloureux résultats ; plus d'un cavalier blanc vida les arçons.

Mais c'était se battre en fuyant, pour ne pas recevoir tout sans rien rendre. Les cavaliers poussaient le sabre dans les reins de la horde du vieux chef qui dut, lui et ses braves, chercher le salut en sautant du haut de berges de six pieds dans la rivière, pendant que quelques-uns, pour couvrir leurs camarades se ralliaient derrière des arbres et des rochers et tiraient à la cible sur les soldats.

— Je vous reconnais, grand chef Buffalo Bill. Cœur de Chêne n'oublie jamais… Vous, sauver votre peuple… tuer mes jeunes hommes… Moi, me souvenir, Pae-has-ka !

Ces paroles tombées des lèvres du vieux Cœur de Chêne furent distinctement entendues des cavaliers, et le Capitaine Keyes s'écria :

— Il vous garde une dent, Bill !

Alors le Roi de la Frontière, élevant sa voix sonore comme une trompette, répondit au chef Sioux :

— Pae-has-ka reconnaît le Cœur de Chêne : lui non plus n'oubliera pas !

Buffalo Bill aurait pu à ce moment toucher le chef d'une balle, mais il ne voulut pas le faire ; de même lui et les officiers empêchèrent les hommes de canarder les Indiens dans la rivière.

Découverte sensationnelle.

C'était une victoire pour les Visages Pâles, mais une victoire chèrement gagnée, car, tant parmi les soldats du fort que parmi les troupes de secours, il y avait une vingtaine de morts et un nombre considérable de blessés sérieusement ; quant aux blessures légères, on ne les comptait pas.

Mais le fort avait été sauvé juste au moment le plus critique ; des centaines de chevaux avaient été pris aux Indiens, et le résultat valait bien le sacrifice qu'il avait fallu faire.

En effet, l'armée indienne, sous son courageux et habile général, le Roi des Sioux, avait essuyé une défaite terrible, elle avait éprouvé de lourdes pertes ; ses blessés étaient nombreux, elle s'était vu enlever ses chevaux, elle avait perdu ses bagages, des armes en grand nombre, et elle avait reçu une cruelle leçon qu'elle n'oublierait pas de si tôt.

Sur toutes les bouches on entendait le nom de Buffalo Bill. Que le résultat eût été différent sans lui !

Tous savaient et comprenaient ce que le grand « scout » venait de faire, et encore aujourd'hui les hardis exploits grâce auxquels il délivra Fort Advance sont dans toutes les mémoires le long de la frontière.

Embarrassé par les louanges qu'on lui prodiguait, le « scout » s'occupa de son cheval blanc, Chef, puis s'esquiva pour prendre du repos dans un coin isolé, dont Texas Jack ne voulut pas livrer le secret pour lui éviter d'être dérangé. Quand il sortit de sa retraite, le lendemain, il fut salué par une acclamation, et le Major Baldwin l'envoya chercher. Le soir, à la parade, il le complimenta devant toutes les troupes, sans oublier Texas Jack pour le rôle qu'il avait joué dans l'affaire.

Lorsque l'émotion se fut un peu calmée au fort, qu'une partie des troupes de secours eût été rappelée et que tout fût rentré dans l'ordre accoutumé, Buffalo Bill eut avec le Major Baldwin une conversation dont le résultat fut que le « scout » partit seul sur la piste des Indiens, pour voir ce qu'ils faisaient après leur défaite et s'ils ne complotaient pas encore quelque méfait.

Buffalo Bill avait un autre motif pour entreprendre cette reconnaissance solitaire. C'était de découvrir le repaire d'une bande de brigands de grand chemin, qui, sous la conduite d'un vieil ennemi à lui, Boyd Bennett, déserteur de l'armée, avait récemment dévalisé les diligences qui faisaient un service hebdomadaire entre les postes militaires du pays.

Les brigands avaient arrêté avec succès plusieurs voitures et dépouillé les voyageurs de sommes importantes et d'autres objets précieux.

Comme un payeur de l'armée devait bientôt faire sa tournée pour distribuer leur solde aux garnisons, il était important de connaître la retraite de Boyd Bennett et de sa bande, et d'envoyer un détachement contre eux.

C'était en revenant de sa reconnaissance chez les Sioux qu'il comptait se mettre sur la trace des bandits, mais cette dernière expédition était tenue secrète.

Après avoir battu le pays indien pendant une couple de jours, Buffalo Bill eut la certitude que Cœur de Chêne, le chef des Sioux, ne méditait aucun autre mouvement hostile. La leçon reçue produisait un effet qui durerait au moins quelque temps. Buffalo Bill décida donc de se mettre tout de suite à la recherche du repaire de Boyd Bennett.

Il atteignit le théâtre des exploits de ces brigands sans aventure, et il s'engagea sur la route dite de l'Overland, espérant arriver à temps pour rencontrer la diligence venant du poste militaire de Résistance et allant à Fort Advance.

Il y arriva à temps et aperçut bientôt la voiture.

Mais il releva brusquement les rênes, comme au choc d'une violente surprise. La diligence était là avec ses chevaux, attendant patiemment sur la route ; mais il n'y avait pas de cocher sur le siège, et le premier coup d'œil ne lui montrait personne auprès.

Il toucha son cheval de l'éperon et, en s'approchant, il aperçut le conducteur, Bud Sharkey, qu'il connaissait bien ; mais il était mort.

Puis il vit trois autres personnes : un officier et deux soldats.

Ils étaient morts eux aussi. En outre, tous les quatre avaient été scalpés.

Ce détail dit au Roi de la Frontière que c'étaient des Indiens qui avaient arrêté la diligence.

Il se rappela alors, qu'un peu avant d'avoir atteint la route, il avait tué un daim, afin d'avoir quelques tranches de venaison pour son souper.

C'était son coup de feu qui avait effrayé et fait fuir les Indiens. Il regarda autour de lui de son œil expérimenté et il interpréta les signes qu'il voyait.

C'étaient les traces d'une demi-douzaine de poneys indiens non ferrés.

C'était donc une petite troupe, sans doute quelques jeunes guerriers de Cœur de Chêne.

Conducteur et militaires avaient été tués à coups de flèches.

Il reconnut l'officier. C'était le Capitaine Hinkley, le payeur, qui arrivait plus d'une semaine avant le temps où on l'attendait à Fort Advance.

Buffalo Bill n'ignorait pas qu'il apportait avec lui des sacs d'argent destinés à payer les troupes et que la somme était grosse.

Les Indiens les avaient-ils pris ?

Un examen rapide le convainquit que les maraudeurs s'étaient enfuis avant d'avoir mis la main sur le trésor.

Buffalo Bill n'avait qu'une chose à faire : c'était de mettre les cadavres dans l'intérieur de la diligence, de cacher les sacs d'argent pour venir les chercher plus tard, car il n'osait pas courir le risque de les emporter avec lui, d'attacher Chef à côté d'un des chevaux de volée et de conduire lui-même la voiture à Fort Advance.

Il exécuta promptement ce qu'il avait décidé. D'abord il poussa une reconnaissance aux alentours pour s'assurer que les Indiens étaient bien partis et que personne n'était à portée, puis il trouva une cachette sûre pour le trésor.

Lorsque tout fut prêt, il monta sur le siège, saisit les rênes et fit son départ dans un style qui montrait avec quelle perfection il savait conduire. Il ne s'était pas éloigné de deux milles du théâtre de cette tragédie, lorsqu'une voix haute et menaçante venant d'un côté de la route où se trouvaient plusieurs gros rochers, cria :

— La vie ou la mort… à votre choix !

Les bandits de la Route de l'Overland.

Le choix de Buffalo pour l'instant, c'était de vivre. Il tira donc sur ses rênes.

Il savait d'où ce commandement venait, de même qu'il savait que toute résistance était inutile.

— Les mains en l'air, ou la mort ! Allons ! faites votre choix, Buffalo Bill.

Buffalo Bill s'était contenté d'arrêter les chevaux, et il conservait dans ses mains les guides.

Au moment où la menace se répétait, il vit un outlaw s'élancer à la tête de chaque cheval et plusieurs carabines le coucher en joue, en même temps que Boyd Bennett lui-même braquait son revolver sur lui.

Sans changer d'expression, sans un tressaillement de muscle, il répondit avec calme :

— Comme vous avez les atouts dans votre jeu, Boyd Bennett, voilà mes mains en l'air.

Il passa les guides autour de la lanterne et il leva tranquillement ses mains au-dessus de sa tête, au soulagement visible des outlaws qui craignaient qu'il ne résistât malgré tout ; car ils savaient qu'un homme comme lui, si formida-

blement cerné fût-il, serait dur à tuer, et redoutable jusqu'au bout.

— Vous faites sagement, Buffalo Bill, et je suis bien aise de savoir que, tout comme un autre, quand vous êtes dans une trop mauvaise passe, on peut vous mater.

— Nous ne discuterons pas ça, car j'ai hâte de passer : ainsi ne me retenez pas.

— Voilà ! Vous portez la caisse, à ce voyage ; si ça ne vous dérangeait pas de me la donner ?

— Vous vous trompez.

— Je sais le contraire, Buffalo Bill. On l'a mise sur la voiture au quartier-général. Allons, je ne supporterai pas qu'on badine avec moi. Je sais aussi qu'on ne vous aurait pas mis à faire ce voyage si ce vieux corbillard ne portait pas l'argent des soldats.

— Vous vous postez bien, voleur de grande route, mais vous êtes en retard, cette fois.

— Que voulez-vous dire ?

— La diligence a déjà été volée.

— Vous mentez !

Le « scout » eut un rire et répliqua :

— Regardez dans la voiture.

— C'est un piège que vous nous tendez.

— Je croyais que vous n'aviez peur de rien ? Le fait est que je n'aimerais pas avoir votre conscience, la nuit, quand il fait noir.

— S'il bouge, tuez-le, les gars ! dit Boyd Bennett en allant à la voiture, dont il ouvrit la portière.

Ce qu'il y vit le fit sursauter.

— Au Diable ! Qu'est-ce que cela signifie, Buffalo Bill ?

— Les Indiens.

— Comment avez-vous échappé ?

— Je n'étais pas avec la voiture.

— Et la caisse ?

— En sûreté, j'imagine.

— Les rouges l'ont prise ?

— Vous pouvez aller leur demander ce qu'ils ont pris, ils ne sont pas à plus d'une douzaine de milles.

— Vous avez pris cet argent !

— Que je l'aie pris ou non, vous avez perdu la partie.

Le visage de Boyd Bennett devint noir de colère. Il resta muet un moment, tandis qu'une lueur diabolique s'allumait dans ses yeux. Enfin il dit, d'un ton plein de rage :

— Buffalo Bill, cet acte scelle votre condamnation.

— J'ai déjà entendu cette menace, Bennett, répondit-il froidement.

— De moi, ce n'est pas une vaine parole, comme vous le verrez. Deux de vous, les gars, montez sur ce siège et attachez-le solidement, fit-il d'une voix impérieuse.

Deux des outlaws obéirent sur le champ et exécutèrent la première partie de l'ordre ; mais à peine étaient-ils sur le siège que Buffalo Bill les saisissait, en précipitait un à terre sur le dos, et, tenant l'autre par le milieu du corps, sautait de la voiture avec lui.

Pendant cette manœuvre instantanée, Buffalo Bill avait pu tirer de sa ceinture un revolver et il allait faire feu sur l'outlaw en chef, lorsqu'un coup, venu de derrière, lui fit tomber l'arme de la main et plusieurs bandits se jetèrent sur lui.

— Sur votre vie ne le tuez pas, ne lui faites pas de mal, cria Bennett, s'élançant pour donner un coup de main aux assaillants.

Terrassé par le poids du nombre, Buffalo Bill, quoiqu'il eût une force de géant, ne put se débarrasser de ses ennemis qui lui lièrent solidement les mains et les pieds.

Les bandits se tournèrent alors vers leur chef pour lui demander d'autres ordres. L'expression de cruauté démoniaque répandue sur son visage montrait qu'il avait formé quelque plan infernal pour se venger de son vieil ennemi, qui l'avait si habilement joué en s'emparant de l'argent du Gouvernement.

— Maintenant rehissez-le sur le siège, commanda-t-il à ses hommes. Ils obéirent, non sans efforts.

— Ficelez-le là-dessus ! ordonna-t-il ensuite, et Buffalo Bill fut attaché fortement sur le siège.

— Maintenant, jetez les guides lâches sur le garde-crotte.

Pendant qu'on exécutait ce nouvel ordre, Buffalo Bill, comprenant évidemment le crime que son ennemi méditait, le regardait avec calme, sans prononcer un mot et sans qu'on pût voir sur son beau visage la moindre trace, non pas d'effroi, mais d'appréhension.

Lorsque les nœuds des lassos eurent bien fixé son corps assis sur le siège et ses pieds appuyés au garde-crotte, les outlaws consultèrent encore leur chef du regard, pour savoir ce qu'il fallait faire.

— Arrêtez, Bennett, avant d'aller trop loin ! dit alors Buffalo Bill les lèvres dures et le ton sévère.

L'outlaw se retourna vers son prisonnier garrotté et demanda avec un mauvais sourire :

— Vous me menacez, Bill Cody ! et de quoi ?

— Du pire sort qui puisse échoir à un homme, si vous osez commettre le forfait que vous avez en vue, répondit-il hardiment.

— Les morts ne racontent pas d'histoire, Buffalo Bill, ricana le bandit.

— Oh ! que si ! ils en racontent. On saura bientôt ce qui m'est arrivé, et vous verrez qu'il y a, parmi les habitants de cette frontière, des hommes qui vous donneront la chasse et vous acculeront à une mort pire que celle que vous préparez pour moi.

— Vous savez donc le genre de mort que je vous destine ?

— Je le sais.

— Eh bien ! qu'est-ce ?

— Conduire les chevaux à la bifurcation de la route, là-bas, et les lâcher en les lançant sur la pente de Breakneck Hill, cette colline si bien appelée Casse-cou.

— Vous ne vous trompez pas, Buffalo Bill, c'est bien mon intention.

Un ami secourable.

Le visage de Buffalo Bill était pâle, mais même devant cette menace infernale, il ne montrait aucun signe de peur. Il savait ce qu'était cet homme et qu'il nourrissait pour lui une haine amère.

Il savait aussi que ce n'était pas un « bluff » de la part du bandit, pour l'obliger par la peur à livrer l'argent du Gouvernement ; car, l'eût-il livré, Boyd Bennett aurait tout de même réglé son compte personnel, ayant juré de mettre le « scout » à mort.

Boyd Bennett reprit : — Oui, mon beau gars des plaines, je n'ai pas oublié qu'il y a quelque temps, vous m'avez pris et envoyé en prison.

— Où vous méritiez d'aller comme voleur de chevaux et coupe-jarret, répondit intrépidement l'éclaireur.

L'outlaw eut un rire léger, il sentait que l'heure de la vengeance était venue. Sans répliquer, il se tourna vers ses hommes et demanda :

— Tout est prêt ?

— Oui, Capitaine.

— Détachez ce superbe cheval blanc, à côté des chevaux de volée. J'ai besoin d'un animal comme ça dans mon commerce.

Quand ce fut fait, le chef des bandits reprit d'une voix froide et implacable, avec une physionomie qui trahissait la joie anticipée que lui causait sa vengeance :

— Et maintenant, Buffalo Bill, en route tout droit pour Breakneck Hill et si ces chevaux ne vous emportent pas à un train qui réduira ce vieux corbillard en miettes et qui vous cassera le cou, j'abandonne le commerce des grands chemins et je me fais curé !

— Je vous demande de renoncer à une vengeance si cruelle… Donnez-moi un coup de fusil, plutôt ! dit Buffalo Bill d'une voix basse et grave, avec une fermeté d'accent qui prouvait qu'il n'avait pas peur de la mort.

— Non, Buffalo Bill, je vous envoie, vous, vos chevaux et le corbillard, au Diable ensemble. Ici, les hommes ! Menez ces animaux à la fourche de la route, là-bas et lâchez-les.

Les outlaws se mirent en devoir d'obéir.

Buffalo Bill était pâle, sévère, muet et sans peur.

À cent mètres de là la route de l'Overland avait un embranchement à gauche, dont on s'était servi autrefois, il y avait longtemps, mais qui, grâce aux érosions et aux dégradations produites par les pluies et les autres agents naturels sur le flanc de la colline, était devenu absolument impraticable.

À un demi-mille au-delà du point de la bifurcation était la longue et abrupte rampe de Breakneck Hill ; c'était sur cette pente, où une bête à quatre pattes aurait eu peine à se

choisir un chemin, que le chef des bandits voulait lancer les six chevaux attelés, avec la diligence derrière eux.

— Allons, Buffalo Bill, votre vie finit ici, cria Boyd Bennett sauvagement.

— Très bien ! mes camarades n'oublieront pas comment je suis mort, riposta-t-il.

— Lâchez tout ! commanda le bandit de toute sa voix.

Les hommes qui tenaient les chevaux au mors se rejetèrent de côté, ils frappèrent les chevaux de volée pour les mettre au galop en les effrayant par leurs cris et leurs hurlements, et les six animaux bondirent sur la pente dans un tourbillon de bruit, fait des clameurs des outlaws, du battement de leurs propres pieds et du fracas des énormes roues.

D'un élan farouche, Chef, le fidèle coursier blanc de Buffalo Bill, s'arracha de la main de l'outlaw qui le gardait et se précipita après la voiture.

Pas très loin de cette scène diabolique, vers le moment où les chevaux de poste étaient lâchés dans leur course folle et terrible, un cavalier traversait un coin de la prairie, se dirigeant vers une rangée de collines âpres, déchiquetées et sauvages, qui se dressaient en face de lui.

Bien, qu'il fût seul, on voyait, loin derrière lui, d'autres cavaliers qui suivaient ses traces.

Au premier abord on aurait pu croire à une chasse à l'homme, et que le cavalier qui courait en avant était poursuivi par la vingtaine d'hommes qui venaient derrière ; mais en y regardant mieux, on voyait que c'était la différence de nature chez les hommes et chez les chevaux qui faisait qu'un si grand intervalle séparait le chef de sa suite.

Ce chef portait l'uniforme de campagne de la Cavalerie, les jambes du pantalon enfoncées dans les bottes, le chapeau à larges bords relevés d'un côté par une paire de sabres en croix, avec une cordelette d'or autour de la forme, et, sur les épaules de sa jaquette des pattes d'épaulette indiquant qu'il avait le grade de Lieutenant en premier dans l'Armée des États-Unis.

Sa physionomie était audacieuse jusqu'à la témérité la plus insouciante, et résolue jusqu'à la dureté, quoiqu'il y eût une expression de bonté dans les yeux pleins de flamme. Il était armé d'un sabre de cavalerie et d'une paire de revolvers d'ordonnance.

— C'est un peu risqué d'aborder seul ces collines, mais j'en veux courir la chance, et je jouirai de la vue en attendant mes hommes, se dit le cavalier à demi-voix. Si je suis attaqué par les Indiens ou les bandits, je ne peux, dans tous les cas, que me battre ou les défier à la course.

Et soudant d'un œil attentif le pays en face de lui, il laissa son cheval prendre le sentier qui montait aux collines.

Le lieu où il s'arrêta un instant après lui offrait une vue grandiose : la pente des collines, la prairie avec son escorte qui arrivait, et bien plus loin, des arbres bordant une rivière. Il était perdu dans la contemplation de ces beautés, lorsque des cris prolongés et lointains le firent tressaillir.

Aussitôt il rassembla ses rênes dans sa main gauche, tira un gros revolver de ses fontes et fit pivoter son cheval face au danger, quel qu'il pût être.

— Ce ne sont pas des hurlements d'Indiens, murmura-t-il, car il connaissait la différence qu'il y a entre une clameur d'homme blanc et le cri de guerre d'un Peau-Rouge.

— Ah ! j'entends des bruits de sabots de chevaux et de roues, et les cris continuent.

Puis les cris cessèrent, mais on entendait toujours le battement précipité des pieds de chevaux, mêlé au fracas discordant de roues qui tournent vite.

— Par le Ciel ! c'est la diligence ! Et l'attelage se sauve sans conducteur, ou fuit devant quelque danger !

À ce moment lui apparurent six chevaux gris, qui évidemment volaient devant eux, affolés.

— Ils sont emballés et le conducteur a perdu son sang-froid. Ils courent à leur destruction au bas de cette colline ; ils sont fous et aveuglés par la terreur.

Alors, élevant la voix, il cria avec des sonorités de trompette :

— Mettez le frein ! Tirez sur les guides, dur, l'ami, ou vous êtes perdu !

Et une voix de clairon lui envoya cette réponse surprenante :

— Voyez ! je suis lié, pieds et poings !

— Buffalo Bill ! par les dieux de la guerre ! s'écria le cavalier, reconnaissant le scout sur le siège, et voyant maintenant, ce qui lui avait échappé d'abord, qu'il était en effet lié, et que les rênes flottaient lâches, et retenues seulement à la lanterne.

À cette découverte, il enfonça les éperons dans les flancs de son splendide pur-sang, qui bondit en avant ; mais, comme si une réflexion subite lui traversait l'esprit, il releva

les rênes avec une force qui renversa l'animal sur ses hanches et, étendant le bras qui tenait le revolver, il dit d'un air farouche :

— Allons, Dick Danforth, c'est le moment de prouver que vous visez juste et de sauver de la mort ce noble cœur !

Un bon tireur.

Le visage de l’officier était calme mais ferme, ses yeux seuls montraient l’intensité de son émotion. Il regarda son pistolet pour s’assurer qu’il était en état, de l’air de quelqu’un qui pense que de cette arme dépend une question de vie ou de mort.

En face de lui les chevaux épouvantés descendaient en un galop vertigineux. L’homme assis sur le siège n’aurait pas été garrotté et aurait eu les guides en main, qu’il n’aurait pu – aucune force humaine n’en était capable – les arrêter dans l’espace qui leur restait à parcourir avant de s’abîmer au fond du précipice qui s’ouvrait au bas de la côte de Breakneck Hill.

Cependant, loin en arrière, les yeux perçants de l’officier découvrirent une troupe de cavaliers. Ils ne portaient pas d’uniformes et n’étaient pas habillés de peau de daim ; ce n’étaient pas des Indiens. Qui pouvait-ce être, en ce lieu solitaire, sinon les bandits de l’Overland ?

Un autre coup d’œil lui montra que ses hommes à lui étaient encore éloignés d’un mille dans la prairie. Il était seul, mais cela ne le fit pas hésiter un instant. Il allait, sans considérer autre chose, faire ce qu’il pouvait pour sauver Buffalo Bill.

Celui-ci qu'une centaine de mètres à peine séparaient de la mort, attendait, parfaitement calme, ce que le vaillant cavalier qu'il voyait sur l'autre colline, en face de lui, tenterait pour son salut.

Les chevaux se rapprochaient en bonds désordonnés. Lorsqu'ils furent à bonne portée, le doigt du Lieutenant pressa la détente, un éclair brilla et la détonation retentit. Son calcul témoignait d'une grande présence d'esprit.

S'il tuait un des chevaux de volée, les autres se jetteraient sur celui-ci, la voiture ferait panache par-dessus l'attelage, et le scout serait tué sur son siège.

S'il tuait un des limoniers, au contraire, la bête morte devenait un frein pour les autres, qui, bien que ralentis, l'entraîneraient cependant jusqu'à ce que son camarade fût abattu à son tour ; alors les chevaux de tête seraient forcés par ce nouveau poids de diminuer grandement leur vitesse, s'ils n'étaient pas arrêtés tout-à-fait ; et on aurait le temps, s'il le fallait, d'en sacrifier encore un ou deux.

À son premier coup de feu, le limonier de droite s'abattit. La diligence pencha en avant, puis de côté, et le reste de l'attelage l'entraîna d'une allure déjà moins effrénée.

À la seconde détonation, l'autre limonier trébucha, chancela, tomba à demi, se redressa, puis s'écroula lourdement.

De nouveau la diligence tangua de terrible façon, mais la robuste flèche était maintenue haute par la traction qu'exerçaient sur elle les quatre chevaux restants, en même temps que les lourdes chaînes de leur bricole et les quatre traits fixaient à leur place les animaux morts, dont les cadavres, traînant sur le sol, agissaient sur les autres chevaux

comme un frein puissant. Ils n'allaient plus qu'au petit galop, lorsque l'officier, piquant des deux, s'élança à leur rencontre.

Tournant bride en arrivant aux chevaux de volée, il galopa à côté d'eux, saisit les rênes et les tira si violemment qu'il renversa les bêtes sur leurs hanches.

Et il n'était pas un instant trop tôt, car le précipice de Breakneck Hill n'était plus qu'à trois longueurs de diligence attelée.

Mais les chevaux, fous de terreur, avaient repris leur course ; vainement le Lieutenant tirait de toutes ses forces sur les rênes d'une main, tandis que de l'autre il retenait sa monture ardente et qui s'excitait.

— C'est inutile, monsieur. Il vous faut en abattre un autre, dit Buffalo Bill avec le plus grand sang-froid.

— Je voulais sauver ces bêtes, mais c'est impossible, vous avez raison, Cody, répliqua l'officier avec le même calme. Et de nouveau le gros revolver sortit des fontes, et deux balles en partirent presque simultanément.

La paire du milieu tomba, faisant, du choc et de leur poids, cabrer la paire de tête, et la diligence, roulant par la force acquise sur les cadavres des chevaux, les franchit à demi et s'arrêta, immobilisée par cet obstacle à la fois mou et résistant.

— Vite ! puisque vous êtes seul, vous ferez mieux de fuir, voyez, voilà mes ennemis qui accourent là-bas, cria Buffalo Bill jetant un regard derrière lui vers la bande d'outlaws qui arrivaient rapidement.

Mais Dick Danforth n'était pas un homme à s'enfuir en laissant un camarade en péril.

Son escorte était encore loin, Buffalo Bill était attaché de telle sorte qu'il fallait du temps pour le délier et ne pouvait aider à repousser les bandits.

Mais le Lieutenant Dick Danforth avait décidé ce qu'il allait faire. Son chapeau dans une main et son revolver dans l'autre, il s'élança droit à la rencontre des bandits, jetant de sa voix de commandement des jours de bataille :

— À moi, cavaliers ! et sabrez ces démons !

Toutes les brides se relevèrent, la bande s'arrêta une seconde, puis on entendit ce cri :

— Arrêtez, les hommes ! Sauve qui peut ! Les soldats sont sur nous !

Et les bandits tournèrent le dos, déchargeant en s'éloignant à toute vitesse une crépitante volée de coups de revolver qui ne fit aucun mal. Riant légèrement, le Lieutenant Danforth revint en un temps de galop à la diligence où les deux chevaux de tête matés, haletaient et tremblaient. Il sauta sur le siège à côté de Buffalo Bill et coupa hâtivement ses liens. Puis il dit :

— Là, Cody, vous êtes libre, et mes cavaliers seront bientôt ici.

Se retournant sur son siège où il restait un peu engourdi, Buffalo Bill saisit la main de son vaillant sauveur et lui dit d'une voix grave et émue :

— Oui, je suis libre et je vous dois la vie, Lieutenant Danforth. Quand j'oublierai ce jour, que le Ciel m'oublie !

Avant l'arrivée de l'escorte, le Lieutenant Dick Danforth dit à Buffalo Bill qu'on avait reçu la nouvelle au poste mili-

taire de Résistance, que le Capitaine payeur Hinkley venait par la voiture de Bud Sharkey et qu'on l'avait envoyé avec un détachement pour l'escorter jusqu'à Fort Advance.

Le Roi de la Frontière fit connaître au Lieutenant comment il avait caché le trésor, et l'aventure qu'il avait eue avec Boyd Bennett le chef des bandits ; il ajouta :

— J'ai un gros compte à régler avec lui ; mais j'ai mon cheval et, – chose étrange, – ils ont oublié de prendre mes armes. Pour le moment nous allons aller chercher l'argent ; on accrochera quelques-uns des chevaux de vos hommes à la diligence qu'on enverra à sa destination avec une petite escorte, puis nous prendrons la piste de Bennett et de sa bande, si vous êtes de cet avis, Lieutenant.

— Vous pouvez être sûr que je suis de cet avis, Cody, répondit celui-ci.

Et ce plan fut exécuté de point en point : cependant au bout d'une couple de jours, on dut abandonner la poursuite des outlaws et revenir à Fort Advance, car la troupe de Danforth était trop petite pour continuer la chasse dans le pays indien où la piste menait. On savait, en effet, que Boyd Bennett, sinon tous ses hommes, était un renégat et un allié des Sioux.

Le val des morts.

L'accueil que reçut Buffalo Bill à son retour à Fort Advance lui prouva une fois de plus quelle place il occupait dans le cœur de tous : chaque homme de la garnison le remerciait hautement d'avoir sauvé sa solde.

— Vous êtes sans contredit le Roi de cette Frontière, Cody, personne ne peut vous disputer ce titre, lui dit le Major Baldwin ; et si vous vouliez seulement accepter une commission d'officier, vous l'obtiendriez tout de suite.

Les cavaliers avaient raconté leur histoire. On avait enterré le Capitaine Hinkley, ses deux soldats et le conducteur Bud Sharkey, et tout le monde était impatient de punir Boyd Bennett et sa bande.

Dix jours après son retour de son expédition inutile contre les outlaws, le Lieutenant Danforth et un détachement de cavalerie sortirent de nouveau pour tâcher de trouver les bandits.

À ce moment Buffalo Bill était en reconnaissance, ainsi que Texas Jack, chacun d'un côté différent, avec un lieu de rendez-vous pour s'y rencontrer à une certaine date.

Depuis une semaine le Roi de la Frontière battait le pays sans succès et il songeait à aller retrouver Texas Jack, lors-

qu'il se trouva soudain à l'entrée d'une petite vallée, devant un spectacle tellement épouvantable, que les battements de son cœur en furent suspendus. Il y avait là, sous ses yeux, les traits rigides, la face blême, une vingtaine d'hommes au moins, gisant où ils étaient tombés en défendant leur vie. Ils étaient à demi dépouillés de leurs uniformes, désarmés après leur mort, couchés au milieu de leurs ennemis, Indiens sauvages hideusement peinturlurés, que leurs camarades rouges en se retirant précipitamment de cet horrible théâtre de carnage, n'avaient pas emportés pour leur donner la sépulture, quoiqu'ils eussent pris le temps d'arracher aux têtes des Visages Pâles leurs scalpes précieux.

Et çà et là il apercevait dans le val, près de la rivière, un ou deux cavaliers, un Peau-Rouge, un officier, un chef, un cheval caparaçonné, un poney indien, tous étendus sans vie.

Le soleil touchait la crête des collines lointaines lorsque Buffalo Bill s'arrêta en présence de ce spectacle lamentable, où la mort régnait suprême, où le Lieutenant Danforth et ses vaillants cavaliers, tout massacrés qu'ils étaient, occupaient encore le champ de bataille. C'était au bout d'une piste large et bien marquée que cette scène de boucherie lui apparaissait brusquement.

Et cette apparition avait été si subite, cette vue était si inattendue que cet homme au cœur de fer et aux nerfs d'acier vacilla littéralement sur sa selle ; et donnant au mors une cruelle secousse qui fit cabrer son cheval, il se couvrit le visage de ses mains, comme pour écarter de son regard, cet effrayant et douloureux tableau.

Mais cette faiblesse ne dura qu'un instant. Bientôt le scout envisagea d'un œil résolu ce champ rougi de sang,

dont la révélation soudaine lui avait fait l'effet d'un cauchemar dans la nuit.

Pâle comme ces cadavres, les yeux flamboyants de fureur, les lèvres livides et frémissantes, les mains agitées d'un tremblement, il contempla une longue minute ce lieu de désolation.

Il espérait saisir un mouvement, entendre une plainte, surprendre un indice que la vie persistait encore, que le doigt glacé de la mort n'avait pas arrêté toute pulsation.

Mais non. Il comprit que l'œuvre des rouges était complète, et il n'en douta plus en voyant les têtes scalpées de ceux qui étaient le plus près de lui.

Pas un mot ne sortit alors de ses lèvres, mais il mit pied à terre, enleva son large sombrero et d'un pas respectueux s'avança.

Lentement son cheval marchait sur sa trace ; les oreilles pointées, les yeux jetant de la flamme, les naseaux dilatés, il suivit son maître dans le val sacré de la mort.

Le scout passait en revue les cadavres, interrogeant anxieusement chaque visage.

Enfin ses yeux tombèrent sur un monceau de victimes, au sommet d'une petite éminence d'où s'élevait un gros rocher. Il jeta un coup d'œil d'ensemble sur le champ de bataille et il lui sembla qu'il allait trouver là celui qu'il cherchait, car il était évident que c'était à cet endroit que la lutte avait pris fin ; là s'était joué le dernier acte de ce terrible drame ; là le rideau de la destinée s'était baissé sur les restes de cette vaillante troupe, pour ne plus jamais se relever en ce monde.

Encore quelques pas et il arriva au lieu qu'il venait de remarquer ; un gémissement sortit entre ses dents serrées, et il inclina sa tête découverte avec une douleur mêlée de respect.

Là, dans une attitude qui montrait qu'il était tombé en combattant jusqu'au bout, gisait Danforth.

Sa main gauche étreignait le canon d'un revolver dont il avait usé les cartouches et dont il s'était servi comme de massue en luttant corps à corps ; sa droite tenait la garde du sabre, dont la lame était ensevelie dans le corps d'un chef barbouillé de peinture, et montrait ainsi sans doute, le dernier acte du commandant de cette troupe massacrée. Autour de lui gisaient des ennemis amoncelés devant le dernier point de ralliement de cette poignée de héros.

— Danforth est mort ! C'est du travail indien ceci ; mais il y a derrière, la main d'un Visage Pâle ; et j'entends rechercher les mobiles de ce crime des rouges, pour en faire tomber le châtiment sur qui le châtiment est dû.

D'une voix retentissante comme une trompette il avait jeté ces paroles au vent ; c'était l'éclat de l'orage brisant un calme trompeur.

Puis il mit un genou à terre et, levant une main vers le Ciel, il dit d'une voix frémissante de douleur et de colère :

— Oui, ici, sur cette terre rouge de sang, par le cadavre de celui qui m'a sauvé la vie, je jure de le venger !

Il se releva soudain en tressaillant : les accents menaçants d'une voix humaine frappaient ses oreilles.

— Et moi, disait-elle, je jure, Buffalo Bill, que jamais vous ne tiendrez le serment qui vient de sortir de vos lèvres.

La Touffe du Scalpe.

Ces mots, qui retentirent aux oreilles de Buffalo Bill en ce lieu où, entouré par les morts, il se croyait le seul vivant, lui parurent comme une voix de la tombe, et le fameux scout perdit un moment un peu de son sang-froid.

Mais lorsque, ses yeux tombant sur celui qui venait de parler, il vit que c'était un vieil et mortel ennemi à qui il avait affaire, et qu'il comprit au juste le sens de ses paroles, il se ressaisit aussitôt et d'une voix dont l'indifférence ressemblait à de la témérité, il dit :

— Ah ! nous nous retrouvons, et comme la dernière fois, c'est vous qui avez l'atout en main ; car je vois que vous me tenez sous votre feu, Boyd Bennett.

L'homme à qui il s'adressait était à cinq pieds de lui et de sa carabine le visait au cœur. D'après toutes les apparences c'était un chef indien : il était orné de plumes, son visage était hideusement peint, et il portait l'accoutrement complet d'un Peau-Rouge depuis les mocassins jusqu'au bonnet de guerre.

Derrière lui, couchant en joue le scout de leurs rifles et de leurs flèches, étaient une vingtaine de guerriers qui, à pas furtifs, comme des panthères, avaient suivi le chef jusqu'à la

place où Buffalo Bill était agenouillé sur le corps de Danforth. Le scout évidemment était à la merci de ses ennemis.

— Vous me reconnaissez donc, Buffalo Bill ? demanda l'homme dont les paroles avaient tellement surpris et ému le scout.

— Oui, même sous votre peinture et vos plumes, je reconnais la noirceur de votre cœur, répondit l'intrépide Cody.

— Prenez garde, Scout ! car chaque mot d'insulte dont vous me gratifiez, sera un charbon brûlant sur votre tête quand vous mourrez.

— Oui, quand je mourrai, renégat maudit ! mais je suis de ceux qui croient fermement que tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir.

— Cette croyance ne vous fera pas grand bien pour le moment.

— Bah ! chien qui aboie ne mord pas, riposta le scout avec mépris.

Le renégat sembla vouloir tuer le scout sur place, mais il surprit un sourire sur la figure de celui-ci, et, n'en comprenant pas le sens, il se contint en disant :

— Il faut que vous ayez de l'aide à portée, Buffalo Bill ; sans quoi vous ne seriez pas si provocant.

— Non : je suis tout seul et celui qui naguère m'a arraché à votre vengeance est là, raide mort, devant vous. Regardez-le ! Regardez ces braves qui gisent autour de lui dans le silence de la mort, et que votre cœur de lâche frémisse, car vous, un blanc, vous avez aidé les Peaux-Rouges dans cette œuvre de sang, de l'enfer !

La parole de Buffalo Bill était impétueuse, ses yeux lançaient des flammes en se portant sur le renégat qui fut un instant décontenancé. Mais le moment d'après, il secouait les épaules et disait :

— Autrefois j'étais blanc, Bill Cody, mais les gens de ma race m'ont jeté à l'abandon dans le monde…

— Dites vos crimes, interrompit Buffalo Bill avec du sarcasme dans l'accent.

— Oui, j'ai péché, et pour ce péché on m'a traité sans miséricorde, et c'est afin de ne pas mourir en prison que je suis venu dans ce pays sans bornes ni limites. La société me devait de quoi vivre, et elle ne me l'a pas donné. Je me suis donc mis à voler des chevaux, puis à dévaliser les diligences, et vous avez rendu les chemins de l'Overland si dangereux pour moi que j'ai dû me faire renégat. J'avais juré de me venger sur vous, et une fois cet homme, ce cadavre, vous a fait éluder le plan que j'avais si bien combiné pour vous voir mourir, et je me suis fait le serment que lui aussi sentirait le poids de ma haine.

— Vous avez tenu ce serment, maudit renégat ! dit Buffalo Bill avec une violence farouche. Il a eu la témérité de venir jusqu'ici, près du visage des Sioux, et lui et ses soldats ont été battus, accablés, écrasés. Et pas un ne reste pour conter l'histoire ; il n'y a pas eu de prisonniers de faits ?

— Certes non ! Le chef Cœur de Chêne ne voulait point de prisonniers de la bande de Danforth, tous ceux qui ont combattu ici avec lui sont morts, et leurs scalpes ornent la ceinture de nombreux guerriers.

— Et vous avez combattu avec les Sioux ? demanda le « scout ».

— Oui, et j'ai tué comme ils tuaient, sans merci.

— Et vous ne craignez pas de l'avouer ?

— Pourquoi craindrais-je ? Est-ce que je ne parle pas à quelqu'un qui sera mort bientôt ?

— Ça en a l'air, je ne le nie pas, Boyd Bennett ; mais répondez à une question : Est-ce vous qui avez tué le Lieutenant Dick Danforth, un des hommes les plus nobles et les plus braves parmi ceux qui portèrent jamais un sabre et que j'aimais comme un frère ?

— Je regrette de dire que non.

— Vous savez qui l'a tué ?

— Oui je le sais. C'est le chef Couteau Rouge.

Buffalo Bill ne faisant aucune remarque, le renégat lui demanda :

— Voulez-vous savoir pourquoi je suis revenu ici ?

— Oui : pourquoi avez-vous osé revenir parmi les morts sacrés ?

— Je vais vous le dire. Cœur de Chêne ne voulut pas permettre à Couteau Bouge ni a aucun autre chef de prendre le scalpe de Danforth, parce qu'il s'était battu comme un démon.

— Dieu tienne compte de cela au vieux criminel rouge ! dit Buffalo Bill avec une sincérité fervente.

— Mais moi, je suis le Tueur de la Mort, le Chef de la Médecine, et je suis revenu pour enlever la touffe du scalpe de la tête de l'homme dont j'avais juré de me venger.

— Boyd Bennett, tout maudit que vous soyez, quoique votre cœur soit plus noir que celui de l'Indien le plus abominable, non vous ne commettrez pas cette infamie, s'écria Buffalo Bill, la voix tremblante d'émotion.

— C'est ce qui vous trompe, Cody, répondit-il froidement. J'ai appelé quelques-uns de mes braves pour me suivre, et je suis revenu exprès pour cueillir cette chevelure. Je vous ai vu venir, et à votre belle figure, à vos formes élégantes, je n'ai pas douté que ce ne fût vous. Alors, laissant nos poneys, nous avons épié vos pas, vous étiez trop absorbé par votre douleur pour vous apercevoir du danger. Mais voilà : je suis ici et vous êtes mon prisonnier, et quand vous m'aurez vu arracher mon trophée de cette tête, alors je forcerai bien vos lèvres rigides à jeter un cri de grâce, Buffalo Bill !

— Jamais ! dût ceci être mon dernier acte sur terre !

En même temps que vibraient ces paroles, Buffalo Bill tira brusquement de sa ceinture un revolver et le coup partit, plus rapide que l'éclair.

L'Antilope Blanche.

Si rapide et inattendu avait été le mouvement de Buffalo Bill que pas un des guerriers qui se tenaient derrière le chef renégat, les uns avec des arcs tendus et les autres avec des carabines visant le « scout » au cœur, n'eut le temps de tirer.

Boyd Bennett lui-même, qui avait son arme braquée sur Buffalo Bill, fut tellement surpris de la soudaineté de l'attaque qu'il ne pressa pas la détente.

Et cependant, quelque vif qu'eût été l'acte du « scout », un œil avait été assez vif et une main assez prompte pour envoyer une flèche qui, juste au moment où Buffalo Bill allongeait son revolver et faisait feu, s'enfonça dans son bras et du choc fit dévier le coup.

Mais le sort en était jeté : Buffalo Bill savait qu'il ne risquait rien et que la conclusion de cette scène serait, dans tous les cas, sa mort. Il mit la main gauche sur son second revolver, résolu à provoquer de nouveau le combat et à tomber en se défendant, ainsi que le vaillant couché à ses pieds.

Fou de fureur, altéré du sang de son ennemi, Boyd Bennett cria à ses braves de se jeter sur le « scout » et de le prendre vivant, afin de le faire périr dans un raffinement de tortures.

Mais soudain une forme svelte et légère s'élança devant les guerriers rouges, et, l'arc tendu, s'écria dans le langage des Sioux :

— En arrière, les braves Sioux ! C'est l'Antilope blanche qui le commande !

Comme un seul homme ils s'arrêtèrent, regardant celle de qui venait cet ordre.

Buffalo Bill aussi fixait les yeux sur celle qui s'était dressée entre lui et une mort certaine, bien qu'il n'ignorât pas que la flèche qu'il avait dans le bras venait de ce même arc qu'il voyait maintenant dirigé contre ses ennemis.

C'était une femme ou plutôt une jeune fille, car elle n'avait guère plus de dix-sept ans.

Elle était souple et gracieuse et, aux traits de son visage, on reconnaissait sans erreur possible que ce n'était pas seulement du sang indien qui coulait dans ses veines.

Depuis tant d'années que Buffalo Bill vivait sur la prairie, il avait eu le temps de devenir sceptique en fait de beauté indienne ; cependant il ne pouvait s'empêcher d'admettre que la femme qu'il avait devant lui était belle.

Pourquoi elle était là, il ne le savait pas. Mais il y avait en elle une particularité remarquable qui lui disait qui elle était. Elle avait une chevelure longue et luxuriante, aux beaux reflets dorés, qui faisait un étrange contraste avec son teint de bronze et ses yeux noirs comme l'ébène.

Le « scout » avait entendu parler d'une jeune fille ayant ce trait caractéristique, qui habitait le principal village des Sioux et qui était crainte et révérée par tous les Indiens de la tribu.

On l'appelait pour cette raison la Reine des Sioux, quoique son nom réel fût l'Antilope Blanche. Pourquoi se trouvait-elle sur ce champ, que les guerriers de sa tribu avaient ensanglanté ?

Pendant que ces pensées s'agitaient dans l'esprit du « scout », le renégat s'adressait à la jeune fille qui gardait toujours son attitude menaçante.

— Pourquoi l'Antilope Blanche est-elle devenue l'amie de l'égorgeur de son peuple ? Ne sait-elle pas que l'homme qui est devant elle est Pao-has-ka, le Tueur ?

— La flèche de l'Antilope Blanche est encore enfoncée dans le bras de Pae-has-ka. Est-ce là la façon dont un Indien traite un ami ? demanda la jeune fille d'un air et d'un ton de mépris.

— Alors l'Antilope Blanche cède le Visage Pâle, ennemi de son peuple au chef de la Médecine de sa tribu ?

— Non ! fit-elle d'un ton résolu.

— Et qu'est-ce que la Vierge voudrait faire ? demanda le renégat surpris.

— Elle voudrait emmener elle-même Pae-has-ka à sa tribu.

— L'Antilope Blanche n'est pas un guerrier, ricana le renégat.

— Elle vient de sauver la vie du Visage Pâle, chef de la Médecine de sa tribu, riposta-t-elle simplement.

Buffalo Bill rit légèrement, car il vit que le coup portait. Son apparente indifférence au péril qu'il courait fit qu'elle

tourna les yeux sur lui. Ce n'était pas un regard d'étonnement, c'était quelque chose de plus. Elle l'examina de la tête aux pieds.

Ce qui se passa dans son esprit, nul ne pourrait le dire, mais bientôt, comme si elle avait décidé ce qu'elle allait faire, elle marcha hardiment à Buffalo Bill et retira la flèche, qui lui avait presque traversé la partie charnue du bras.

Le « scout » supporta la douleur sans sourciller. Elle lui mit le bras à nu et le banda avec un morceau de peau de daim souple, sans prononcer une parole, ni l'un ni l'autre, sous les yeux du renégat et des guerriers, qui les observaient attentivement.

— Ce que fait l'Antilope Blanche, n'est-ce pas un acte d'amitié à l'égard du Visage Pâle ? demanda le renégat, lorsqu'elle eut pansé la blessure aussi bien qu'elle le pouvait dans la circonstance.

La jeune Indienne ne fit aucune réponse, mais, s'adressant à Buffalo Bill, elle demanda :

— Le Visage Pâle est-il Pae-has-ka ?

— C'est ainsi que les Indiens m'appellent, répondit le « scout ».

— Pourquoi est-il ici ?

— J'étais sur la piste de ce Visage Pâle renégat, ici présent ; j'ai trouvé en ce lieu le chef mort, mon ami, répondit Buffalo Bill dans le plus pur idiome sioux, en montrant le cadavre de Danforth, dont la figure sévère prenait presque l'animation de la vie sous l'éclair du soleil couchant.

— Où sont les Visages Pâles, frères de Pae-has-ka ?

Buffalo Bill désigna du doigt le côté d'où il était venu, et dit :

— Très loin.

— L'Antilope est son ennemie et l'ennemie de son peuple, mais elle ne désire pas voir les loups et les vautours dépecer les Visages Pâles, et elle laissera aller Pae-has-ka pour amener ses guerriers enterrer leurs morts.

— Vous avez assez de cœur pour faire cela, je le crois, pourvu que vous ayez assez de fermeté pour l'exécuter ! dit Buffalo Bill sans ménagement, tandis que le renégat s'écriait l'œil farouche :

— Non : vous ne quitterez pas ce lieu vivant, Bill Cody.

— Nous allons voir qui porte la culotte dans cette famille, Boyd Bennett, dit Buffalo Bill l'air amusé en dépit du péril où il était.

Il continua en langue sioux :

— À vous la parole, ma beauté Peau-Rouge.

La vierge, sans relever ce que le renégat venait de dire reprit :

— Mais il faut que Pae-has-ka fasse à l'Antilope Blanche une promesse.

— Je le veux.

— L'Antilope Blanche vient de la part du grand chef Cœur de Chêne, qui lui a dit de chercher les guerriers au Visage Pâle et de leur dire où ils trouveraient les cadavres de leurs braves. Il les invite à venir ici et à enterrer leurs morts,

mais à ne pas suivre la piste de son peuple. Pae-has-ka veut-il dire à son grand chef les paroles de Cœur de Chêne ?

— Je le veux.

— Et veut-il ensuite revenir et être le captif de Cœur de Chêne ?

Elle le regardait droit dans les yeux en faisant cette question, et Buffalo Bill vit qu'elle était sérieuse et sincère. Cependant il lui demanda :

— L'Antilope Blanche veut-elle dire que je dois retourner chez son peuple, après avoir conduit les soldats ici pour voir l'œuvre sanglante de ses braves ?

— Elle a parlé.

— Et c'est là la promesse qu'elle désire que Pae-has-ka lui fasse ?

La jeune indienne fit oui de la tête.

— Pourquoi retournerait-il ?

— Il est maintenant le captif du Chef de la Médecine, mais l'Antilope Blanche le laisse aller librement pour que ses braves au Visage Pâle ne restent pas ici sans sépulture, et que les autres guerriers de son peuple apprennent par là à ne pas suivre la piste de Cœur de Chêne. Veut-il promettre de faire cela et puis de revenir au village des Sioux ?

Buffalo Bill garda un instant le silence. S'il refusait, il savait qu'elle ne le protégerait plus contre le renégat. S'il promettait, il tiendrait sa promesse, quel qu'en pût être le résultat. En somme, la promesse lui donnait la quasi-certitude de sortir de la difficulté présente ; par conséquent, il la ferait.

Mais il ferait en même temps une restriction mentale, qui était qu'après avoir porté les nouvelles au fort et transmis l'avertissement de Cœur de Chêne, il irait au village sioux ayant derrière lui des troupes qui surprendraient les Indiens.

— Je promets à l'Antilope Blanche, dit-il.

— Il ne tiendra pas son engagement ! s'écria le renégat.

— Pae-has-ka est l'ennemi de mon peuple, mais sa langue est droite, dit la vierge.

— Mais s'il revient, il aura derrière lui des troupes qui brûleront les villages sioux et tueront le peuple de l'Antilope Blanche.

Buffalo Bill vit la jeune fille tressaillir à ces mots, et il félicita dans son esprit le renégat d'avoir deviné son dessein.

— Si Pae-has-ka veut faire cela, il faut qu'il reste le captif du Chef de la Médecine, dit-elle d'un ton offensé.

— Ne croyez pas ce vieux menteur, Antilope Blanche ; Pae-has-ka viendra seul, repartit Buffalo Bill.

— L'Antilope Blanche veut croire le Chef Blanc. Il est un grand éclaireur et il saura trouver la piste de Cœur de Chêne. Maintenant, laissez-le aller !

— Par le Ciel ! Buffalo Bill, vous ne quitterez pas ce lieu vivant, s'écria sauvagement Boyd Bennett en couchant de nouveau le « scout » en joue.

La parole d'une jeune fille.

À l'instant où Boyd Bennett proféra cette menace, Buffalo Bill se mit sur ses gardes en tirant vivement ses revolvers, qu'il avait replacés dans sa ceinture pendant sa conversation avec la jeune fille, et il en tint un braqué sur le renégat.

L'engourdissement de son bras s'était à peu près dissipé et, bien que la blessure de la flèche fût douloureuse, il pouvait s'en servir suffisamment.

Au même instant la jeune fille avait aussi bandé son arc contre le renégat, visant droit au cœur, tandis que les guerriers, restés muets et immobiles comme des statues pendant tout ce qui venait de se passer, s'étaient mis en position de tirer sur Buffalo Bill.

Ainsi restaient-ils en présence, au milieu des cadavres des soldats et des Sioux : il suffisait d'un mouvement, volontaire ou accidentel, pour provoquer un conflit mortel.

Buffalo Bill, pâle, sévère et résolu, à côté de la vierge indienne qui se montrait son amie, ne lâchait pas le renégat des yeux.

Au bout d'un moment, qui sembla très long, le « scout » rompit le silence par un sarcasme :

— Que n'appuyez-vous le doigt sur la détente de votre carabine, Boyd Bennett ? Elle ne partira pas sans ça, vous savez ?

La jeune fille comprenait l'anglais ; elle entendit le « scout » défier le renégat d'agir, et elle dit vivement :

— L'Antilope Blanche dit aux braves de sa tribu de détourner leurs flèches et leurs carabines de la poitrine du Tueur.

À la surprise et au grand contentement de Buffalo Bill, l'ordre, donné d'une voix ferme fut exécuté sur le champ. Boyd Bennett s'y attendait, c'était visible ; il ne fit, en effet, aucun effort pour y résister, reconnaissant par cela même l'inutilité de toute tentative de ce genre. Sans doute ces guerriers étaient de sa suite comme Chef de la Médecine, mais il savait que la puissance de la jeune fille était plus grande que celle de tout autre, plus grande même que l'autorité de Cœur de Chêne.

— Peaux-Rouges, vous êtes des atouts ; la jeune fille en a les mains pleines et elle les joue bien, dit Buffalo Bill avec ce petit rire détaché qui le faisait paraître insouciant dans les circonstances les plus critiques.

— C'est à vous de rire maintenant, Buffalo Bill, mais mon heure viendra, dit le renégat d'une voix sifflante.

— Oh ! je ne peux m'attendre à rire toujours, Boyd Bennett, mais… – et le « scout » se remit à parler dans la langue des Sioux pour que les braves pussent l'entendre ; – que le renégat au Visage Pâle se mesure avec moi, maintenant et ici même, en combat singulier, et sa vengeance sera satisfaite… ou la mienne.

La physionomie des guerriers montra que cette proposition les chatouillait agréablement. Ils échangèrent quelques mots à voix basse et regardèrent leur chef, attendant sa réponse.

La figure du renégat au contraire ne montrait pas que l'idée lui fût particulièrement agréable ; mais, tout vil qu'il était, il n'était pas lâche, et il ne pouvait refuser d'affronter le « scout » s'il voulait conserver de l'influence sur les Indiens.

Malgré la confiance qu'il avait en sa force et en son adresse, il connaissait trop bien Buffalo Bill pour se soucier d'avoir une rencontre avec lui, soit au revolver, soit au couteau.

Mais le défi lui en avait été jeté au visage et il lui fallait accepter l'alternative d'être vainqueur ou de perdre la vie. Il dit donc d'une voix sombre :

— L'égorgeur des Peaux-Rouges a bien parlé. Nous nous battrons.

— L'Antilope Blanche dit non, déclara la jeune Indienne en regardant le renégat en face.

Ni Buffalo Bill ni le renégat ne comprirent le motif qui la faisait parler ainsi.

Le « scout » et elle ne s'étaient jamais rencontrés, et il ne savait pas qu'il y eût rien de commun entre elle et lui. Mais elle avait dit non d'un ton qui montrait une volonté bien arrêtée.

Devant ce refus le renégat se sentit encouragé à insister, tandis que Buffalo Bill restait silencieux.

— Non ; l'Antilope Blanche dit que Pae-has-ka ne se battra pas, répéta-t-elle.

— Le Tueur de la Mort donnera à l'Antilope Blanche la chevelure de son ennemi, pour qu'elle la porte à son peuple, dit le renégat d'un ton plus pressant.

— Le chasseur blanc porterait plutôt le scalpe du Chef de la Médecine à sa ceinture, répliqua-t-elle, et Buffalo Bill dit en raillant :

— C'est précisément ce que je ferais, Boyd Bennett ; et je vous le dis, quoique l'Antilope Blanche empêche maintenant notre rencontre, je serai sur vos traces comme un loup, et je clouerai votre scalpe sur la porte de ma cabane, en avertissement aux voleurs de chevaux, dévaliseurs de diligences et renégats.

L'accent de Buffalo Bill était devenu sérieux en prononçant ces dernières paroles. La jeune fille vit qu'elles blessaient le Chef de la Médecine au vif et elle s'empressa de dire :

— Que le Tueur aille vers son chef et ses braves. Son cheval est là.

Et elle désignait du doigt la bête bien dressée qui attendait près de son maître.

— Je vais faire ce que dit l'Antilope Blanche ; car il ne semble pas qu'il y ait de possibilité de nous battre ici. Mais la jeune fille peau-rouge laissera-t-elle ce misérable blanc prendre le scalpe de mon frère qui est là ?

Il montrait le cadavre de Danforth.

— Non : le Chef de la Médecine retournera sur le même sentier que l'Antilope Blanche.

— Et ses braves ?

— Ses guerriers viendront aussi.

— Si ça ne vous fait rien, Miss Antilope, supposons que vous partiez tous ensemble maintenant ; moi, je m'en irai après vers mon peuple ; car je vois que ce renégat maudit a des démangeaisons de s'emparer d'un trophée que Cœur de Chêne lui-même n'a pas voulu permettre à ses guerriers de toucher.

— Le chasseur blanc a dit à l'Antilope Blanche qu'il viendrait au village de Cœur de Chêne ?

— Oui ; quand j'aurai conduit mes guerriers ici.

— La langue de Pae-has-ka est droite ? demanda-t-elle.

— Pas une fourche ni une courbe, répondit-il en souriant.

— L'Antilope Blanche aura confiance en lui. Que le Chef de la Médecine et ses braves viennent !

Le renégat grommela un juron et une menace, puis il suivit la jeune Indienne, et ses guerriers à lentes et longues enjambées se mirent en mouvement derrière lui.

Buffalo Bill les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière un pli de terrain, où ils avaient, sans doute, laissé leurs poneys, puis il murmura :

— Quoique mort, vaillant Danforth, vous êtes toujours maître du champ de bataille.

Le chasseur fou.

Quelques heures après la fin du combat où Danforth et ses hommes étaient tombés pour ne plus se relever, un détachement de cavalerie campait dans la vallée.

Le soleil n'était pas encore à son coucher, mais les soldats avaient fait une marche forcée, et l'ordre de dresser le camp avait été donné de bonne heure, car on était arrivé à un emplacement propre à bivouaquer, et le guide déclarait que les chaînes de collines devant eux n'offraient aucun endroit propice.

Les chevaux furent bientôt entravés avec des lassos ; des feux s'allumèrent par vingtaines le long des rives du cours d'eau, et les soldats firent leurs préparatifs pour passer la nuit le mieux possible.

Laissant son domestique préparer son frugal repas, le chef de cette troupe gravit le flanc de la colline en se rapprochant du sommet de la chaîne, comme pour mieux voir le pays environnant pendant qu'il faisait encore jour.

— Faites attention, Capitaine ! je vois à chaque instant des Indiens dans ces parages, lui cria le guide, qui était Texas Jack.

— Très bien, Jack ! J'appellerai si je me fourre dans les Peaux-Rouges, répondit l'intrépide officier, et il continua de s'avancer seul jusqu'au haut de la colline.

Une ou deux fois il se tourna pour jouir du beau paysage qui s'étalait devant lui, avec ce pittoresque bivouac dans la charmante vallée, et enfin, juste comme le soleil s'enfonçait à l'horizon derrière les crêtes d'une autre rangée de hautes collines, dans le lointain, il arriva à un point d'où il pouvait contempler la contrée que traverserait leur piste du lendemain.

Au-dessous de lui, une mer d'ombre, car le soleil était couché maintenant pour les gens de la vallée ; mais une lumière d'or baignait les pointes des collines. Parlant tout haut sans en avoir conscience, il dit :

— Rien d'étonnant que les pauvres Peaux-Rouges aiment cette terre, et se battent pour elle !

— Bien dit, mon officier, mais je tire avant vous.

L'officier tressaillit à cette voix inattendue, et, portant la main à son sabre, il se tourna pour faire face à son interlocuteur.

Devant lui, à moins de six pas, un être, qui au premier abord semblait avoir à peine la forme humaine, venait de sortir d'un épais fourré.

Personne autre n'était à portée. C'était bien des lèvres de cet être qu'étaient tombées les paroles lui révélant qu'il n'était pas seul.

— Qui êtes-vous ? demanda rudement l'officier, les yeux sur l'intrus, espèce de géant vêtu de peaux de bêtes, sous

lesquelles il lui était d'abord apparu comme un énorme ours gris dressé sur ses pattes de derrière et prêt à l'attaque.

Autour de sa taille était une ceinture de peau de renard rouge, garnie de deux revolvers et d'un grand couteau ; il avait sur la tête un bonnet de peau de panthère dont la queue lui pendait dans le dos, et aux pieds des mocassins d'ours noir.

Ses cheveux, sombres comme la nuit, lui tombaient jusqu'à la ceinture ; sa barbe, de même nuance, était inculte et emmêlée ; il tenait de la main gauche un revolver braqué sur l'officier, qu'il regardait en face d'un air hagard, avec des yeux noirs et luisants, d'un éclat et d'une fixité étranges.

D'une voix profonde et rauque, ce bizarre inconnu dit :

— Vous demandez qui je suis ?

— Oui, fit l'officier, le tenant sous ses yeux de faucon, prêt à profiter de la plus légère occasion pour tirer son revolver, ce qui le mettrait sur un pied un peu plus égal avec ce géant qu'il devait, il en était convaincu, considérer comme un ennemi.

— Un fou !

Cette réponse fut comme un beuglement. L'officier ne put s'empêcher de tressaillir, mais il reprit avec un accent de bonté :

— Mon pauvre homme, remettez votre arme, et venez avec moi à mon campement : j'aurai soin de vous.

— Jamais ! répliqua-t-il d'un air sauvage.

— Mais, mon cher garçon…

— Arrêtez ! ne me dites pas de douces paroles ; elles sont gaspillées, adressées à quelqu'un dont le devoir est de tuer. Avez-vous jamais entendu parler du Chasseur Fou ?

— J'ai entendu parler d'un personnage de ce genre.

— C'est moi qui suis le Chasseur Fou, et si vous savez quelque chose de moi, vous comprendrez que ma mission est de tuer ; de la miséricorde je n'en montre à personne, pas même à qui porte l'uniforme que vous portez. Non, non, je n'épargne pas ma propre race, car je suis un blanc ou plutôt, je l'étais, avant de devenir une bête sauvage, et le Peau-Rouge aussi est mon ennemi. Ils sont tous semblables pour moi.

L'homme parlait avec chaleur mais sans qu'un de ses muscles bougeât, sans que la main de fer qui tenait le pistolet tressaillît.

— Mais en quoi vous ai-je fait du mal, mon pauvre homme ?

— Vous êtes un homme et tous les humains sont mes ennemis, fit-il avec une sorte d'émotion dans la voix.

Puis il cria plus haut :

— Allons ! la nuit approche et j'ai encore à forcer le gibier de mon souper. Allons ! si vous savez des prières, dites-les, car avant que le soleil s'enfonce tout-à-fait derrière ces collines, je vous abats sur place.

L'officier savait qu'il se racontait mainte histoire étrange sur le Chasseur Noir autour des feux de bivouac. Il l'avait maintenant en face, géant de force aussi bien que de taille, et il comprenait que tout essai de lutte était impossible. Le

moindre mouvement pour tirer le revolver dont il était armé, serait le signal de sa mort.

Bien visible au-dessous de lui était le bivouac de ses hommes, dont les feux brillaient dans l'ombre épaissie ; mais appeler à l'aide ne ferait que précipiter sa fin ; il attendait donc en silence, dans le vague espoir que quelque saute d'humeur du fou pourrait le sauver.

Si le Chasseur Fou tenait sa parole, il n'avait pas beaucoup de minutes à vivre. Il voulut voir combien le soleil était prêt de disparaître derrière les collines, et il tourna les yeux dans cette direction.

Un flot de sang envahit instantanément son visage, et un espoir précis lui vint au cœur : il avait aperçu un cheval et son cavalier. Ils étaient loin, sur l'éperon de la colline, à un endroit où les derniers rayons du soleil tombaient en plein sur eux, les éclairant d'une vive lumière.

Le cavalier était évidemment sur le point de descendre dans la vallée, lorsque son regard fut frappé de la scène qui se déroulait sur la colline en face ; malgré la distance, il avait compris du premier coup d'œil ce qui se passait. Aussitôt il releva les rênes ; à ce moment il fut reconnu par l'officier qui laissa s'échapper en un rapide murmure ce nom comme une promesse d'espoir :

— Buffalo Bill !

La fine oreille de l'Hercule fou saisit ce nom, et se retournant comme un tigre aux abois, il découvrit le scout sur le rocher lointain.

Rapide comme l'éclair, l'officier mit la main sur son revolver et l'arracha de sa ceinture.

Allongeant le bras il pressa la gâchette du doigt, et chien tomba avec un claquement sur la cheminée, mais aucune détonation ne s'en suivit.

Le bruit suffit cependant pour ramener le fou de son côté ; l'officier le vit bondir en rejetant son pistolet et en tirant son couteau, impétueusement poussé par la sauvage ardeur de tuer.

À ce moment terrible, les yeux de l'officier se tournèrent vers la lointaine colline, et il vit la carabine se lever jusqu'à l'épaule du cavalier. Il comprit que, quelques défavorables que fussent les chances, Buffalo Bill allait risquer un coup de fusil pour le sauver.

Un coup de fusil de Buffalo Bill.

En voyant son revolver rater, l'officier se rappela que le matin même, il avait fait un nettoyage complet de ses armes et que, n'ayant pas de cartouches sous la main, il les avait passées dans sa ceinture avec l'intention de les charger pendant la marche.

S'il n'avait pas oublié de le faire, homme de courage et de sang-froid, tireur infaillible, il pouvait tuer le Chasseur Fou.

Sûr de l'inutilité de ses revolvers, il mit aussitôt son sabre au clair pour soutenir cette féroce attaque, sans se dissimuler que, dans cette lutte avec le Chasseur Fou, il n'avait aucune chance de succès. Mais il voyait celui qu'il avait reconnu pour être Buffalo Bill diriger, là-bas, le canon de sa carabine de son côté.

Qu'adviendrait-il de cette tentative désespérée, faite de si loin ? L'arme porterait-elle ? La balle irait-elle droit jusqu'au bout ? La chance était bien petite, mais Buffalo Bill était un homme à en tirer parti.

Au moment où le fou brandissait son énorme lame au-dessus de la tête du vaillant officier qui l'attendait de pied ferme, un petit nuage de fumée s'éleva de la carabine du scout et le géant tomba sur la face, lourdement, enfonçant

profondément son couteau en terre, un filet de sang lui sortant du haut du crâne où la balle avait fait son trou.

— Bravo ! Bravo, Buffalo Bill ! je vous dois la vie, et le Ciel sait si je me suis jamais battu de plus près avec la mort, dit l'officier en jetant un regard sur la masse énorme abattue à ses pieds, pour se tourner aussitôt vers la hauteur où il avait tout à l'heure vu le scout ; il ôta son chapeau et l'agita trois fois autour de sa tête en poussant une vibrante clameur.

Mais il n'y avait plus personne sur l'éperon de la colline, et ce fut de plus bas, où s'accumulait l'ombre, que vint le cri répondant au sien.

On ne remarqua point ces cris au bivouac de ses hommes, qui étaient sans doute noyés dans les bruits du camp ; mais le frappement sonore des sabots du cheval venait distinctement à ses oreilles, et peu après il aperçut la bête gravissant la colline et son cavalier qui la pressait.

En bonds rapides le scout émergea des ombres d'en-bas dans la lueur qui brillait encore sur les sommets ; il s'arrêta, sauta à terre et se trouva en face de l'officier.

— Cody ! que Dieu vous protège !

— Capitaine Ed. Keyes ! s'écrièrent à la fois les deux hommes en s'étreignant les mains dans un cordial et chaleureux salut.

— Toujours au bon endroit, quand on a besoin de vous, Bill !

— J'étais bien près de me trouver au mauvais ! Il y avait une telle distance, sans compter que j'avais peur de vous tuer. Mais on dirait que c'est le grand monstre américain. Qu'est-ce qui m'a vu ? qu'est-ce que je viens de jeter par

terre ? dit Buffalo Bill en se tournant vers le corps étendu du fou.

— C'est, répondit le Capitaine Keyes, ce pauvre hère qu'on appelle le Chasseur Fou, que je croyais presque jusqu'ici n'avoir d'existence que dans l'imagination des vieux trappeurs, Cody.

— J'en ai entendu parler, Capitaine, et il passe pour être un démon de cruauté. Mais j'imagine que ses cruautés sont finies. Mais, Capitaine, j'ai de tristes, tristes nouvelles à vous communiquer. J'allais au fort, quand je vous ai vu aux prises avec ce que j'ai pris tout d'abord pour un ours gris.

— C'était pire, Cody, mais quelles nouvelles avez-vous ? Dites-moi vite. Cœur de Chêne a-t-il pris Danforth ?

— Vous l'avez dit : le vaillant garçon et ses hommes nous ont été pris !…

— Grand Dieu !

Et le brave et noble Keyes qui n'avait jamais faibli sous le feu le plus terrible ni dans le danger le plus pressant, chancela sous le coup, et sa voix tremblait lorsqu'il dit :

— Cela se peut-il, Cody ?

— J'ai vu Danforth et ses hommes morts sur le champ du combat, répondit Buffalo Bill tristement.

— Alors il ne peut y avoir de doute. Mais quand, et où ?

— À environ deux heures de cheval du village de Cœur de Chêne. Ils ont été cernés et écrasés, mais ils ont combattu jusqu'au bout, avec le courage du désespoir, comme tout, autour d'eux, l'indique. Je suis arrivé sur le champ de bataille

cet après-midi et je l'ai quitté une heure après pour aller au fort, afin de faire part de cette effroyable nouvelle et de faire connaître en même temps le terrible avertissement que Cœur de Chêne donne à ceux qui suivent sa piste.

— Ah ! vous avez vu ce vieux chef plein de ruses ?

— Non, mais quelqu'un qui le représentait.

Et Buffalo Bill raconta l'étrange histoire de sa visite au champ fatal et tout ce qui lui était arrivé là, pendant qu'ils descendaient la vallée ensemble, lentement, suivis par le cheval du scout, et laissant le Chasseur Fou, en apparence oublié, étendu où il était tombé.

La promesse du Roi de la Frontière.

Le dessein de Buffalo Bill était de rencontrer le plus tôt possible Texas Jack, pour l'envoyer porter au fort le rapport de ce qui était arrivé dans la vallée, et de retourner enterrer le Lieutenant mort et ses hommes, lorsqu'il avait vu le danger du Capitaine Keyes.

Ce dernier lui apprit, de son côté, que le Lieutenant Danforth avait eu un rêve où il le voyait lui, Cody, prisonnier des Sioux, et qu'il avait insisté auprès du Major Baldwin pour être autorisé à prendre une vingtaine d'hommes et à aller voir si ce rêve était vrai.

Connaissant la témérité de Danforth, le Major Baldwin avait, le lendemain du départ de l'expédition, ordonné au Capitaine Edward Keyes de prendre la piste du jeune officier avec deux escadrons et une douzaine d'éclaireurs, et de chercher aussi à rallier le Roi de la Frontière et Texas Jack.

En chemin, cet après-midi même, ils avaient rencontré Texas Jack. Celui-ci avait rapporté qu'il devait trouver Buffalo Bill à un rendez-vous le lendemain, mais qu'il n'avait pas vu le Lieutenant Danforth et ses hommes. Il avait pourtant relevé leur piste et avait été fâché de voir qu'elle conduisait si près du village de Cœur de Chêne.

Maintenant le Capitaine connaissait, grâce à Buffalo Bill, le triste sort de Danforth et de ses hommes.

Le Capitaine avait avec lui plus de cent cavaliers, une compagnie d'infanterie montée et deux canons de montagne, ce qui faisait, en y comprenant les artilleurs et les scouts, près de deux cents hommes formant une forte colonne volante, capable de se mouvoir rapidement et de résister à un nombre considérable d'Indiens.

La vallée où ils étaient campés alors n'était pas à une douzaine de milles du village de Cœur de Chêne.

Ce fut une agréable surprise dans le campement de voir Buffalo Bill venir avec le Capitaine Keyes.

Les hommes avaient reçu l'ordre de se coucher de bonne heure, car le départ aurait lieu avant le jour ; mais les soldats, pour une fois, mirent de côté la discipline et prolongèrent la soirée autour des feux, causant à voix basse, mais avec une grande animation, des effroyables nouvelles apportées par le scout : et plus d'un de ceux qui connaissaient les vaillantes victimes fit, à part lui, le serment de les venger.

Les officiers avaient écouté, la respiration suspendue, le récit de l'apparition soudaine du champ de massacre aux yeux stupéfaits et horrifiés du scout.

La scène avec le renégat Bennett et ses guerriers, la manière dont l'Antilope Blanche lui avait sauvé la vie en le blessant d'une flèche, – car s'il avait tué le Chef de la Médecine, il aurait été aussitôt massacré, – et enfin sa promesse de se livrer, il raconta tout, pendant que le chirurgien pansait adroitement sa blessure.

— Mais vous n'avez certainement pas l'intention de tenir cette promesse, Cody ? dit le Capitaine Keyes, frappé du ton sérieux du scout.

— J'ai certainement l'intention de la tenir, répondit-il en baissant la voix.

À ce mot, tous les officiers sursautèrent, regardant le scout avec stupéfaction, et réellement indignés qu'il pensât à tenir une promesse ainsi faite.

— Par les dieux de la guerre, ils vous brûleront au poteau, Bill, s'écria un jeune officier.

— Eh quoi ! vous, Cody, celui de tous les blancs que les Sioux désirent le plus tenir en leur pouvoir ! s'écria un autre.

— Je sais qu'ils sont très désireux de faire plus intimement connaissance avec moi, gentlemen, et je compte leur en donner l'occasion, dit Buffalo Bill avec calme.

— Jamais, Cody !

— Mais, je…

— Je n'admets pas de « mais », Cody. Si vous persistez dans la folle intention de tenir cette promesse, faite à une fille indienne et à un renégat, je vous mettrai aux arrêts, dit Keyes.

— J'ai peur de grisonner dans la chambre du poste, en ce cas.

— Je vous défends de vous rendre au camp des Peaux-Rouges, parce que vous avez été contraint de faire une promesse pour sauver votre vie.

— Je dois demeurer ferme dans ma détermination, monsieur, car si je cours grands risques en allant au camp de Cœur de Chêne, j'espère aussi accomplir un dessein que j'ai dans l'esprit.

Tout en comprenant que le scout était bien résolu et qu'il avait en vue quelque objet qu'il ne tenait pas à révéler, le Capitaine Keyes dit :

— Cody, je vous dois la vie et, dans le passé, des services dont je ne pourrai jamais m'acquitter ; c'est pourquoi si je peux, même par les moyens violents, vous empêcher de faire une folie et de perdre l'existence, je compte le faire. Il n'est pas un de nos ennemis sur cette frontière qui ne sache ce qu'est Buffalo Bill ; j'ai l'intention que vous sachiez ce que c'est qu'un ami.

Buffalo Bill sourit, et avant qu'il pût répondre, un Sergent entra dans la tente et salua.

— Eh bien, Sergent ?

— Il n'y est pas, monsieur.

— Qui n'y est pas, Sergent ?

— Le fou, monsieur.

— Ah ! je me rappelle ! C'est vous qui êtes allé à la place de Murphy pour rapporter le corps du fou au campement.

— Oui, monsieur.

— Et vous dites que le corps n'y était pas ?

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous allé jusqu'au sommet de la hauteur ?

— Oui, monsieur, et tout le long, à droite et à gauche de l'endroit.

— Et vous avez cherché partout ?

— J'ai cherché, monsieur, et les huit hommes que j'avais avec moi en ont fait autant.

— C'est étrange, Cody, car vous avez certainement tué le fou, fit le Capitaine Keyes en se tournant vers le scout, qui répondit :

— J'ai tiré pour tuer et je visais à la tête ; mais il est peut-être aussi semblable à l'ours gris qu'il en a l'air, et dur à mourir. Je vais aller sur la crête avec le Sergent, et voir s'il a bien trouvé l'endroit.

— C'est ça, Cody, si vous n'êtes pas trop fatigué. J'avoue que j'aimerais mieux ce géant fou mort que vivant.

Buffalo Bill quitta la tente et, accompagné du Sergent et de son escouade, se dirigea vers les collines, laissant les officiers discuter et commenter les tristes nouvelles qu'il leur avait données de Danforth et de sa troupe.

Au bout d'une demi-heure le Sergent revint. Il était seul.

— Où est le scout, Sergent ? demanda vivement le Capitaine.

— Il nous a quittés sur la hauteur, monsieur.

— Quittés ?

— Oui, monsieur.

— Et où est-il allé ? demanda avec anxiété le Capitaine Keyes.

— Nous n'avons pas trouvé le fou, monsieur, ni aucune trace de lui. Alors Mr. Cody a envoyé un de mes hommes au campement chercher son cheval, puis il est parti en me disant de vous dire, monsieur, qu'il allait voir s'il ne pouvait pas mettre le grappin sur le Chasseur fou ou sur Cœur de Chêne, avant de vous revoir de nouveau.

— Par les dieux de la guerre, il est parti ! s'écria le Capitaine d'un ton de véritable chagrin, car il craignait que Buffalo Bill, pour tenir sa parole à l'Antilope Blanche, ne courût témérairement à la mort.

Sur les traces du fou.

Buffalo Bill fut extrêmement surpris, en arrivant à l'emplacement où le Chasseur Fou était tombé, de ne plus le trouver là.

Il avait visé vite, la distance était grande, et il avait eu juste le temps de voir un être énorme, vêtu de poil, se précipiter le couteau à la main sur quelqu'un qui portait l'uniforme d'officier. Il avait remarqué avec quelle bravoure cet officier, armé de son sabre, faisait face à l'ennemi ; il avait alors levé sa carabine, et envoyé sa balle droit au but.

Lorsqu'il était arrivé sur les lieux, un moment après, il n'avait pas douté que son coup n'eût été fatal, car il avait vu d'un coup d'œil l'énorme tête marquée d'une tache rouge ; et puis les nouvelles dont il était porteur avaient, par leur importance et leur horreur, fait oublier le fou, et ce n'était qu'en arrivant au camp que le Capitaine Keyes, se le rappelant, avait envoyé chercher le corps.

Mais le corps avait disparu. Buffalo Bill se demanda si le Chasseur Fou n'avait pas des amis aux environs qui avaient vu la rencontre et qui l'auraient emporté. Mais en réfléchissant il se persuada que cela ne pouvait pas être, car il se rappelait que dans toutes les anecdotes qu'il avait entendu raconter sur le Chasseur Fou, on ne lui donnait jamais de com-

pagnon et qu'on le représentait comme faisant la guerre à tous les êtres humains également.

En tout cas, puisqu'il était hors du camp, Buffalo Bill résolut d'y rester, et comme le Sergent le dit ensuite dans son rapport, il envoya chercher son cheval.

Parti à cheval dans l'obscurité, il n'alla pas très loin, mais il établit son camp solitaire en un lieu d'où il apercevait parfaitement les feux de bivouac des soldats.

Sachant que ceux-ci devaient partir avant l'aube et se rendre à la vallée funèbre aussi rapidement que possible, il ne craignait pas d'être découvert quand il ferait encore nuit. Aussi après avoir soigné son cheval, il se roula dans sa couverture, et s'étendit pour dormir.

Le passage du détachement sur la hauteur le réveilla, mais il faisait encore nuit et il ne bougea pas. Il se rendormit pour ne se réveiller que lorsque le soleil levant lui darda ses rayons sur la figure.

Le scout était un homme qui ne se mettait jamais en route sans biscuits. Il déjeuna donc solidement, avec un appétit en rapport avec sa force et qui expliquait l'abondance des provisions dont il était muni.

Puis il sella son cheval, le monta et suivit la hauteur jusqu'à l'endroit où le détachement avait passé. Il y avait quelque temps que le dernier soldat avait disparu dans les détours d'une rangée de collines lointaines, lorsque Buffalo Bill se mit à l'œuvre pour résoudre le problème de la disparition mystérieuse du Chasseur Fou.

Il eut bientôt, avec son expérience d'homme des plaines, acquis la preuve que le coup de fusil n'était pas mortel, et

que c'était de son propre mouvement que le géant s'en était allé.

Quelle gravité avait sa blessure, Buffalo Bill n'avait aucun moyen de l'apprécier ; mais il suivit les empreintes de ses larges pieds sur la hauteur, sur la pente, à travers la vallée, et sur le versant de la rangée de collines de l'autre côté.

Comme si quelque particularité de la piste le frappait, Buffalo Bill tout à coup se hâta, et, en atteignant une haute éminence, il s'arrêta pour examiner la scène au-dessous de lui.

Le sentier que le détachement des soldats suivait conduisait dans l'autre vallée et longeait la base d'une sorte de morne dressé à pic. Ils allaient le dépasser lorsque le scout se livra à cette observation.

La ligne qu'il avait prise en suivant la piste du fou, l'avait amené à un point en avant des soldats en marche.

Mais ce ne fut pas sur leur colonne s'allongeant au pied des collines qu'après un regard d'ensemble ses yeux s'arrêtèrent, mais bien sur la forme gigantesque du Chasseur Fou.

En un instant Buffalo Bill devina son intention. Durement contrarié dans son œuvre de vengeance la veille au soir, il avait vu le chemin pris par les soldats ; avec sa connaissance des lieux, il savait qu'ils devaient passer sous ce morne, et il était parti de manière à les devancer. Il était si appliqué à sa besogne, que lorsque Buffalo Bill arriva sur la colline au-dessus de lui, il ne le vit pas.

Il ramassait d'énormes quartiers de rochers et les empilait sur le bord de cette sorte de falaise au-dessous de laquelle la tête de la colonne allait bientôt passer.

Ce qu'il allait faire, quand les soldats seraient engagés dans cette partie de leur sentier, à quelques centaines de pieds au-dessous de lui, était trop évident ; il méditait le meurtre sous une de ses formes les plus ignobles.

Tout d'abord le scout voulait héler la colonne et l'avertir du danger. Mais au second coup d'œil donné au fou, il changea d'idée, jeta la bride de son cheval à la fourche d'une branche et laissant sa carabine suspendue à la selle, franchit sans bruit le haut de la colline et descendit lentement vers cet être énorme en train de préparer son œuvre infernale.

Buffalo Bill savait bien que d'un coup de son revolver il pouvait l'abattre mort, mais il n'était pas homme à profiter ainsi de son avantage, même contre quelqu'un qu'on disait doué de la force de Samson.

D'un pas que son habitude de suivre des pistes périlleuses savait faire léger et silencieux, le scout descendit le flanc de la colline, se tenant dans l'ombre des arbres épars, et arriva à vingt pas du Chasseur Fou.

Buffalo Bill remarqua que ses yeux étaient farouches comme ceux d'un loup, que ses mains s'ouvraient et se fermaient convulsivement comme des griffes, et que tout son corps était tendu en avant par le désir et l'espoir d'une cruelle revanche.

De plus en plus se rapprochait la colonne des soldats. À travers une fissure dans la montagne, Buffalo Bill vit que le Capitaine Keyes et son entourage allaient être l'objet des attentions spéciales du Chasseur Fou, et il se tint prêt à agir.

Comme ils disparaissaient dans un des détours du sentier, directement en dessous de la paroi à pic du morne, le fou prit une pierre énorme, et, la soulevant au-dessus de sa tête, il choisissait sa victime, lorsque Buffalo Bill, bondissant en avant un revolver à la main toucha légèrement de l'autre le géant à l'épaule, en lui disant tranquillement :

— Dis donc, camarade de Shanghaï, lâche cette dalle funèbre, et lutte avec moi, si ça te démange de tuer quelqu'un !

La fuite.

Le corps gigantesque du fou, rendu plus vaste encore par ses vêtements de fourrure et son haut bonnet de panthère, sa face sauvage et barbue, ses mains énormes et sa puissante musculature en faisaient un ennemi que peu d'hommes eussent osé affronter.

Ce n'était guère plus qu'une bête sauvage en plein accès de férocité ; mais comme nous venons de le dire, il y avait trop de générosité dans la mâle nature de Buffalo Bill pour qu'il pût se résoudre à tuer le misérable avant de le mettre sur ses gardes.

La folie de cet homme excitait sa compassion, et il voulut voir s'il ne pourrait pas le réduire à se soumettre.

À peine lui eut-il touché le bras, que le fou se rejeta en arrière, comme piqué par un serpent, et poussa un cri de terreur.

Mais il ne baissa point les mains, ni ne lâcha l'énorme pierre. Agité d'un violent tremblement, il regardait le scout qui le tenait sous le canon de son revolver et plongeait dans les siens ses yeux de faucon. Presque aussitôt l'expression de la face de l'homme changea, révélant une émotion intérieure dont Buffalo Bill ne pouvait sonder la nature ni la profon-

deur, et il se mit à reculer lentement devant celui qui osait ainsi l'affronter.

Son hurlement farouche avait été entendu de la colonne en marche, qui y avait répondu par une grande clameur, et maintenant les soldats avaient fait halte et, comme figés d'horreur, ils regardaient, par la fissure du morne, cette étrange et terrible scène.

Buffalo Bill le vit, et il vit aussi que le fou se reculait pour prendre du champ et jeter la pierre sur lui.

— Lâche cette pierre, vieux Barbebleue !

L'ordre était donné d'un ton sévère et menaçant, malgré la familiarité des paroles, et Buffalo Bill tenait en parlant son regard rivé sur les yeux du fou.

Immédiatement la lourde pierre tomba par terre avec un bruit d'écrasement, et les mains du fou pendirent vides à ses côtés, touchant en passant les pommeaux de ses pistolets sans essayer de les saisir.

— Eh ! on va là comme à un pique-nique !… Moi qui croyais me colleter avec un cyclone ! dit le scout dans son langage plein d'humour. Tenant toujours l'homme en respect au bout de son pistolet, il allait s'avancer sur lui quand un grand cri monta de la plaine.

— Arrêtez, Cody ! Pour l'amour de Dieu, arrêtez !

Mais il ne répondit pas et, tous les nerfs tendus, il marcha vers le fou. L'étrange créature ne semblait pas avoir entendu le cri, elle se tenait toute tremblante regardant le scout, remuant les mâchoires comme si elle grinçait des dents de rage.

Voyant Buffalo Bill s'avancer comme pour essayer sa force avec le fou, car il avait baissé son revolver, le Capitaine Keyes cria tant qu'il put :

— Arrêtez, Cody ! Voici Texas Jack qui peut l'abattre sur place.

Mais Buffalo Bill ne tint pas compte de cette injonction et continua de marcher hardiment sur le monstre.

Alors l'étrange personnage jeta une sorte de cri d'effroi, recula de plusieurs pas, agita les mains comme pour écarter le scout, et, bondissant comme un daim, se lança dans une course folle.

Buffalo Bill, stupéfait, leva à demi son revolver, comme pour arrêter cette fuite ; mais, se ravisant immédiatement, il remit l'arme à sa ceinture en disant :

— Pauvre misérable fou ! laissons-le aller !

Voyant le fou s'enfuir lorsqu'ils s'attendaient à le voir sauter sur le scout, les soldats éclatèrent en un hourra d'enthousiasme et le long de la colline montèrent les mots vibrants :

— Bravo pour vous, Buffalo Bill !

Le scout leva son chapeau en réponse et s'éloigna. Le détachement attendit quelque temps, comme si on pensait qu'il le rejoindrait, mais il ne vint pas.

Alors Texas Jack monta jusqu'au sommet du morne ; il revint bientôt après, rapportant qu'il n'avait vu trace ni du fou, ni de Buffalo Bill.

— Mais où sont-ils allés ? insista le Capitaine.

— Les pistes montraient que le fou s'était sauvé de toutes ses forces et que Buffalo Bill le poursuivait avec ardeur.

— Alors voilà Buffalo Bill reparti à la chasse !…

— Bonté divine ! Regardez là !

L'exclamation du guide fit lever les yeux à tout le monde vers le point qu'il regardait en haut de ce morne au pied duquel ils avaient passé quelques moments auparavant.

On eut tout de suite l'explication de ce cri, car, visibles à tous, deux formes humaines, engagées dans une lutte acharnée, s'étreignaient sur le bord même du précipice.

Lorsque Buffalo Bill eut permis par pitié au fou de prendre la fuite, sa seconde pensée avait été qu'il voudrait encore tuer, s'il le pouvait, le Capitaine Keyes ou d'autres. Alors, il le suivit, et le découvrit sur un autre morne en train de rouler une grosse pierre pour la lancer sur les soldats. Il essaya de le faire céder encore devant lui ; mais en un instant le fou l'avait saisi, cherchant à le précipiter de la falaise.

Cependant presque en même temps qu'il jetait son cri, Texas Jack avait épaulé son rifle, guetté l'occasion et pressé la détente.

Le fou chancela et tomba en arrière, et Texas Jack bondit par le sentier à pic.

Là-haut, gisait le fou, mort. La balle de Texas Jack avait fait son œuvre.

Mais Buffalo Bill n'y était plus. Il avait craint que le Capitaine Keyes ne voulût l'empêcher de tenir son engagement vis-à-vis de l'Antilope Blanche.

On enterra le fou à l'endroit où il était tombé et le Capitaine Keyes reprit sa marche jusqu'à la vallée, pour donner la sépulture au Lieutenant Danforth et à ses hommes.

Il fortifia rapidement son camp, ensevelit ses morts, puis se transporta dans une position plus forte, à une demi-journée de marche plus loin, où il attendit, pendant que Texas Jack et ses hommes battaient le pays à la recherche de leur chef, le Roi de la Frontière.

La traîtrise du Renégat.

Buffalo Bill est un homme qui aime le danger. Il l'a toujours aimé ; et, d'un autre côté, il avait arrêté dans son esprit qu'il reviendrait tenir son engagement vis-à-vis de l'Antilope Blanche.

Il croyait qu'il avait un moyen d'échapper à la mort qui l'attendait chez les Sioux.

En tout cas, il essaierait. Il laissa donc le morne, après la chute du fou, et alla faire une reconnaissance du côté du village des Sioux, au hasard de ce qui pouvait arriver.

Le village du Chef Cœur de Chêne était dans une position d'où il savait qu'il était presque impossible aux soldats de le déloger.

À mesure que le temps s'écoulait, différentes bandes de guerriers rentraient dans le village, et toutes avaient d'étranges histoires à raconter à leur grand chef.

Cœur de Chêne et ses principaux lieutenants les écoutaient et dans toutes, le nom de Buffalo Bill, ou Pae-has-ka, figurait comme un objet de terreur toujours plus grande.

Parmi les chefs, il y en avait un qui avait écouté avec une profonde attention toutes les histoires racontées dans la

hutte du conseil, et personne n'aurait cru que la peinture de son visage cachait un blanc.

Il en était cependant ainsi. À la fin, il parla :

— Pae-has-ka est mon ennemi et j'ai tâché de lui prendre la vie. C'est aussi le brave au visage pâle que l'Antilope Blanche a envoyé porter l'avertissement de Cœur de Chêne à ses ennemis de ne pas marcher sur sa piste. L'Antilope Blanche a lâché une panthère sur le sentier de mes frères rouges. Il lui avait dit qu'il retournerait et qu'il se livrerait lui-même à Cœur de Chêne. Est-il revenu ?

— Non, répondirent beaucoup de voix.

— Mais les guerriers rentrent et disent comment il a tué leurs camarades, scalpé leurs frères, et ri d'eux comme s'ils étaient des squaws. Les guerriers laisseront-ils le chien au visage pâle leur jeter de la boue à la face ? N'est-il pas vrai que, maintenant même, il n'est pas loin de leur village ? Et pourtant aucun guerrier ne rapporte sa chevelure. Que mes braves de la Médecine cherchent sa piste et l'amènent vivant en présence du grand chef, et le Tueur de la Mort leur montrera comment Pae-has-ka pleure comme une squaw en sentant la poigne de son ennemi sur lui !

Ce discours du renégat Boyd Bennett excita les guerriers indiens jusqu'à la frénésie, et moins d'une demi-heure après qu'il avait été prononcé, cent des meilleurs braves de la tribu étaient sortis pour traquer leur terrible ennemi.

Depuis sa visite au champ sanglant pour prendre le scalpe du Lieutenant Danforth, où il avait trouvé Buffalo Bill prêt à le défendre, Bennett, le renégat, brûlait de se venger du scout. Il avait secrètement envoyé un brave renommé sur cette piste de vengeance, mais comme ce très audacieux

guerrier ne revenait pas, il craignait qu'il ne lui fût arrivé malheur par les mains de l'homme même qu'il devait massacrer.

Le renégat n'avait pas pardonné à l'Antilope Blanche d'avoir défendu le scout et de l'avoir laissé libre, sur sa promesse de revenir.

Mais il savait l'influence qu'elle possédait dans la tribu que, parce qu'elle était née avec des cheveux jaunes et qu'elle était devenue en grandissant beaucoup plus belle qu'aucune autre jeune fille de la tribu, on la regardait comme l'enfant favori du Grand Esprit, et que s'il traversait sa volonté, il perdrait le pouvoir qu'il avait acquis sur son peuple.

Il avait vainement essayé de se faire aimer de la jeune fille lorsqu'il était arrivé dans la tribu ; elle ne l'avait traité qu'avec dédain, et c'était une autre raison pour qu'il eût le désir de se venger d'elle. Il savait qu'il était impossible de trouver un Indien qui l'aidât dans un complot contre l'Antilope Blanche ; pourtant il ne désespérait pas, et lorsqu'il quitta la hutte du conseil, il était résolu à se débarrasser par tous les moyens, de la jeune fille ; car il craignait que, si, comme il le pensait, Buffalo Bill était capturé, elle ne le sauvât de la mort.

Il se rendit au tepee de la jolie Reine des Sioux et engagea la conversation avec elle, en lui demandant quand le scout au visage pâle comptait tenir la parole qu'il lui avait donnée et venir au village indien.

— La Longue Chevelure a la langue droite : il viendra, dit la jeune fille avec confiance.

Peu après, l'Antilope monta sur son poney et descendit au galop dans la vallée. Elle dépassa les gardes autour du vil-

lage et, sans tenir compte de leurs avertissements de ne pas s'aventurer trop loin, elle gravit une chaîne de hauteurs.

Il y avait non loin de là, en sentinelle avancée, un jeune brave dont elle avait gagné le cœur ; il la suivait ardemment des yeux, bien qu'elle ne le vît pas, et toute autre chose avait disparu pour lui. Il était tellement absorbé dans la contemplation de la jeune fille qu'il ne vit pas une forme humaine bondir soudainement de derrière un roc voisin, et lorsqu'il la vit, avant de pouvoir pousser son cri de guerre, une poigne puissante lui serrait la gorge, il était traîné à l'écart et un long couteau s'enfonçait jusqu'au manche dans son cœur.

Puis la touffe du scalpe fut arrachée de sa tête avant que la vie fût éteinte et que son rêve d'amour fût achevé.

Assis à côté de sa victime, l'égorgeur la regarda avec un air de vrai plaisir, en murmurant d'un ton sinistre :

— J'aime le sang. On mettra cette mort sur le compte de Buffalo Bill. Maintenant il s'agit de trouver l'Antilope Blanche et de… La voilà qui vient ! Attrapons-la au passage.

Ce disant, il se tapit derrière une roche, suivant de ses yeux, pleins de désirs du meurtre, l'Antilope Blanche qui retournait lentement au village.

Tout-à-coup elle jeta un cri d'alarme, et essaya de tourner bride et de s'enfuir ; car à ses côtés avait surgi Boyd Bennett.

Mais il mit la main sur sa bouche, la saisit fortement dans ses bras et, l'enlevant de son poney qu'il laissa courir en liberté, il put s'enfoncer dans une gorge, sans être vu des autres sentinelles indiennes, en emportant son fardeau.

Dans une large caverne encombrée de rochers et dont le sol en pente dominait le village indien, à quelques milles de là, Buffalo Bill était assis. Il avait sa lunette de campagne à la main et il venait de passer longtemps à regarder le campement des Sioux.

— Je ne les aurai jamais mieux sous les yeux que je ne les ai maintenant, se disait-il, rêveur. Je voudrais bien avoir avec moi quelqu'un pour envoyer dire au Capitaine Keyes la situation exacte du village et combien Cœur de Chêne a de guerriers. Voilà assez longtemps que je tourne autour de ce village. J'ai fait de la bonne besogne.

En parlant, le scout, vengeur implacable, levait un cordon de scalpes qu'il avait pris depuis le massacre de Danforth et de ses hommes.

— Mais je suis fatigué de tout cela et si je n'attrape pas Bennett promptement, j'irai hardiment au village et me mettrai sous la protection de la pipe sacrée que je porte. J'en courrai le risque ; d'ailleurs, je crois à son pouvoir.

Comme il prononçait ces paroles il vit apparaître Boyd Bennett tenant l'Antilope Blanche prisonnière.

Apercevant Buffalo Bill, celle-ci cria en anglais :

— Pae-has-ka, sauve l'Antilope Blanche !

— Je la tuerai, hurla le renégat.

Mais ce furent ses dernières paroles, car voyant que la mort de la jeune fille était certaine pour peu qu'il tardât, Buffalo Bill pressa la détente de son revolver et la balle cassa la tête de Boyd Bennett.

La promesse tenue.

Il y avait une grande émotion dans le village des Sioux.

L'Antilope Blanche, leur Reine, presque leur idole, était sortie à cheval de son tepee et n'était pas revenue encore.

Puis on apprit qu'un des jeunes guerriers les plus brillants de la tribu avait été égorgé et scalpé pendant qu'il était de garde à un des défilés qui conduisaient au village.

La nouvelle était effrayante, et c'était à Buffalo Bill qu'on attribuait ce meurtre audacieux.

Pendant que les chefs se consultaient, on vit un cheval s'approcher du poste, au passage où le jeune brave avait été tué de bonne heure cet après-midi.

Deux personnes étaient sur son dos : l'une semblait être un grand chef complètement peint en guerre, avec les plumes et la coiffure, l'autre était l'Antilope Blanche.

Le chef grommela un salut aux gardes, mais personne d'entre eux ne le connaissait. La jeune fille leur parla et leur dit que ce brave chef l'avait sauvée d'un grand danger.

Le chef se dirigea droit vers la hutte du conseil ; là, mettant vivement pied à terre, ils entrèrent tous les deux, la jeune fille montrant le chemin.

Un cri s'éleva à la vue de l'Antilope Blanche qui, comme Reine, avait le droit d'entrer dans la hutte du conseil ; puis tous les yeux se portèrent vers son compagnon, pendant qu'elle disait d'une voix qui porta partout dans la vaste hutte :

— Pae-has-ka a parlé avec une langue droite ! Il est ici !

Le bonnet de guerre fut rejeté, la couverture qu'il tenait devant son visage écartée, et Buffalo Bill apparut, seul au milieu de ses ennemis.

Un sourd murmure courut parmi la foule des chefs, moitié de surprise, moitié d'admiration devant le Visage Pâle audacieux qui tenait ainsi la parole donnée à l'Antilope Blanche.

Intrépide, le « scout » se tenait immobile, les yeux fixés sur le visage de Cœur de Chêne.

— La Longue Chevelure doit mourir ! dit Cœur de Chêne et ses paroles de tous côtés eurent un écho.

Le visage de Buffalo Bill resta impassible, ne changea même pas de couleur.

— Que la Reine des Sioux parle ! dit encore le Chef Cœur de Chêne.

Il y eut aussitôt un silence de mort. Elle raconta ce qui lui était arrivé avec le renégat, comment il avait tué le jeune guerrier gardant le défilé et comment elle avait été sauvée par Buffalo Bill lorsque le Tueur de la Mort la tenait prisonnière.

Tous les yeux étaient tournés vers Cœur de Chêne ; c'était à lui à parler.

D'une voix grave et profonde il dit :

— La Longue Chevelure est un puissant chef des Visages Pâles. Il a suivi la piste de l'homme rouge jusqu'à son village et sa ceinture est lourde des scalpes de mes braves. Il est venu ici sous le bonnet de guerre d'un chef Cheyenne. Il a sauvé la Reine des Sioux de la mort. La Longue Chevelure n'a pas peur de la mort, il faut qu'il montre à mes guerriers comment il sait mourir.

Buffalo Bill sourit simplement et répondit :

— Cœur de Chêne est un grand chef et Pae-has-ka a entendu ses paroles. Pae-has-ka a égorgé ses jeunes braves, et sa ceinture est lourde de leurs scalpes. Mais Cœur de Chêne oublie-t-il qu'il y a bien des mois, quand sa petite fille, le soleil de son cœur, fut capturée par un guerrier Pawnee, un Visage Pâle la lui enleva et la rendit au grand Chef pour qu'il la replaçât dans son cœur ? Cœur de Chêne donna alors à Pae-has-ka cette pipe sacrée et son tomahawk au tranchant ébréché, en gage qu'il ne serait jamais son ennemi. Voyez ! Pae-has-ka doit-il mourir ?

En même temps Buffalo Bill levait la pipe sacrée et le tomahawk au bord tout ébréché.

Un lourd silence tomba sur l'assemblée, puis Cœur de Chêne se leva et, marchant au « scout », l'enveloppa d'un geste dans les plis de sa robe d'un blanc de neige, en disant avec un accent qui fit impression sur tous :

— Pae-has-ka est l'ami de Cœur de Chêne. Quand le tomahawk aura été enterré entre leurs peuples, ils seront frères. Mais aujourd'hui les Visages Pâles sont sur la piste de mes enfants ; donc que Pae-has-ka s'en retourne de mon vil-

lage vers son peuple, et pas un de mes jeunes braves ne suivra sa trace. Le Cœur de Chêne a parlé.

Un murmure d'assentiment montra que les chefs assemblés étaient d'accord avec le grand guerrier qui les commandait.

Conclusion.

La scène change une fois de plus. Nous sommes de nouveau à Fort Advance, plusieurs jours après celui où Buffalo Bill alla au village de Cœur de Chêne pour dégager la parole donnée à l'Antilope Blanche, la vierge sang-mêlé, Reine des Sioux.

Un cavalier vient d'entrer dans le fort. Il est monté sur un grand cheval blanc décharné, mais ardent.

Le cavalier est pâle et a l'air exténué ; son costume de peau de daim a été soumis à un rude usage.

On le reconnaît quand il entre dans les lignes, des hourras se succèdent et se propagent en l'honneur de Buffalo Bill, le Roi de la Frontière. Il ôte de sa tête son large sombrero usé et taché de sang, passe au milieu des hommes et, devant le quartier-général, met pied à terre.

Une ordonnance reçoit la bride de son cheval, et le Major Baldwin s'avance et lui serre la main en disant :

— J'en remercie Dieu, Cody, nous nous revoyons ! Le Capitaine Keyes nous a raconté tout et nous vous croyions mort.

— Ça m'a rasé de près, Major, mais ce n'est pas encore pour cette fois, répondit le « scout ».

— Et vous êtes fatigué, Bill ?

— Oui, Major Baldwin. Je suis entré dans le village de Cœur de Chêne ; je sais exactement combien de guerriers il a et tout ce qui est intéressant sur le compte de ce vieux chef rouge, qui a véritablement sa grandeur et que vous aimeriez à connaître. Mais vous ne le prendrez pas cette année, j'en parierais gros.

— Je le crains. Mais comment vous êtes-vous échappé, Bill ?

— Par le moyen d'un charme qui m'avait été, il y a longtemps, donné par Cœur de Chêne lui-même, et aussi avec l'aide de la Reine des Sioux, cette jeune fille sang-mêlé qu'on appelle l'Antilope Blanche.

— Et ces chevelures, Bill ? fit le Major en désignant un cordon de trophées macabres qui pendaient à sa ceinture.

— Oh ! ce sont les couvercles des crânes de braves qui voulaient essayer de lever mes cheveux en l'air, Major. J'avais l'intention d'en faire faire une corde pour pendre ce renégat de Boyd Bennett, mais il m'a fallu lui tirer une balle.

— Vous l'avez tué ?

— J'y ai été contraint. En conséquence je ferai faire de toutes ces touffes une bride pour vous, Major.

— Merci, Bill ! Ce sera un présent rare et que je priserai haut. À leur nombre, je peux juger que vous avez tenu votre serment de venger le pauvre Danforth.

Buffalo Bill ne répondit pas et se retira bientôt dans ses quartiers, où il fut chaudement salué par Texas Jack et par sa fidèle bande d'éclaireurs.

Quelques jours après, il reprit son service, et accomplit d'autres hardis exploits qui ajoutèrent à sa renommée de Roi de la Frontière.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.